

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Les Maréchaux de France —

N° 19

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Les chiffres plaident pour le Maréchal
- ☐ Cisneros raconte le camp du progrès
- ☐ Le Pen harangue les amis du "*Libre Journal*"
- ☐ Bonnal tonne contre l'anglais
- ☐ Cohen opine sur la francité des Pieds-Noirs
- ☐ Et ADG explique pourquoi Mitterrand n'est pas grand...

Lettres de chez nous

Fidèle

Arrivé à mi-abonnement, je le renouvelle juste avant de payer le solde de mes impôts pour améliorer la trésorerie de fin d'année de votre « Libre Journal ». Je suis un auditeur fidèle de votre émission du mercredi sur Radio Courtoisie et votre voix, en écho à celle de Victoria, me réjouit le cœur.

J.R. (CHENNEVIERES)

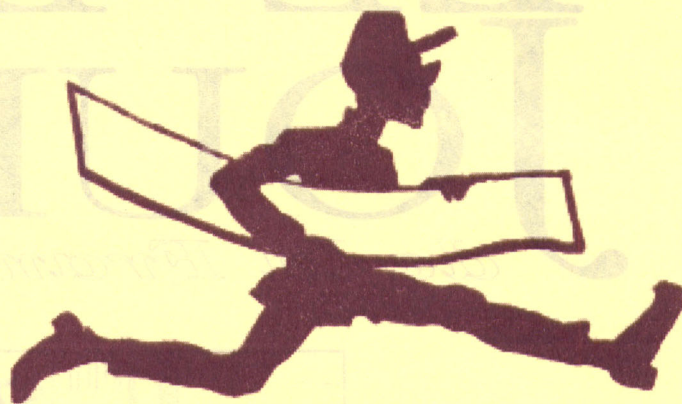
Phénomène

J'ai lu avec le plus grand intérêt « L'Entretien courtois » de Renaud Dourges avec Madame Violaine Vanoyeke. Je

suis émerveillé par l'étendue des connaissances et de l'esprit de cette jeune et belle femme et par la variété de ses activités qui couvrent l'histoire grecque et romaine, les émissions de télévision, la poésie, les romans, les enquêtes policières, une visite au Pape, une dizaine de grands concerts par an et trois heures de piano par jour.

Un tel phénomène devrait être présenté dans les foires, protégé par une cage de verre comme jadis Georges Simenon écrivait ses romans policiers.

A.L. (LE MANS)



Bon avenir

J'apprécie beaucoup votre humour, la qualité de l'écriture et les « petits potins », ainsi que vos articles et appréciations de vos revues

télévision et spectacles. Je remercie celui ou celle qui m'a permis de vous connaître.

J.B. (PARIS)

Assidu

Je suis un assidu de vos écrits.

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au « LIBRE JOURNAL », nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi : le **Pacte-abonnement**.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

60 F par mois pendant douze mois

115 F par mois pendant six mois

160 F par mois pendant quatre mois

210 F par mois pendant trois mois

300 F par mois pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le « LIBRE JOURNAL » pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de **SDB** à :

SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS

J'ADHÈRE AU PACTE-ABONNEMENT DU LIBRE JOURNAL.

☐ Je m'abonne au « LIBRE JOURNAL » pour un an

☐ Je choisis d'effectuer :

12 versements mensuels de 60 F chacun

6 versements mensuels de 115 F chacun

3 versements mensuels de 210 F chacun

2 versements mensuels de 300 F chacun

☐ Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..

☐ J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

☐ JE SOUSCRIS UN PREMIER ABONNEMENT POUR UN AN et je joins un chèque de 600 F

☐ JE SUIS DÉJÀ ABONNÉ MAIS JE PROLONGE MON ABONNEMENT ACTUEL D'UN AN et j'envoie un chèque de 500 F

NOM

PRENOM

ADRESSE

Chèques et mandats à l'ordre de **SDB** à adresser à :

RENSEIGNEMENTS :

TEL 42 46 44 77

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

Editorial

Sans papiers et sans tchador

J'aimerais que vous créiez une rubrique « gaspillage » pour renseigner les Français. Leur argent file à droite, à gauche, pour le plaisir des « copains ».

Je suggère également que vos lecteurs fassent comme moi : lorsque je vais chez le médecin ou chez le dentiste, je dépose les journaux de « la famille » sur la table des publications à lire.

C'est ainsi que je vous ai connu. J'attends qu'ADG nous fasse un bon mot sur l'interdiction des insignes « racistes et xénophobes » sur les stades.

D.P. (RUGLES)

Bravo à Mitterrand

Un grand bravo à notre Président qui cette année n'obéira pas au lobby d'extrême droite pourtant fort puissant (il n'y a qu'à regarder sa presse et le Libre Journal en particulier), et n'ira pas fleurir la tombe de l'infernal Maréchal, cet être abject qui envoya mourir dans de non moins infernaux camps nazis des millions de juifs. Il est réconfortant, en cette époque troublée où la bête redresse sa tête hideuse encore rouge du sang de ses millions de victimes, qu'un homme seul se dresse contre elle.

Chapeau bas messieurs et longue vie au Libre Journal !

F.P. (ECUREY)



'il fallait une preuve que notre société marche sur la tête, elle serait fournie par le rapprochement des affaires de Saint-Ouen et de Nantua qui montre quelle confusion le choc entre idéologie immigrationniste et fanatisme laïcard peut induire.

A Saint-Ouen, un proviseur informe ses élèves étrangers qu'ils ne seront plus accueillis dans l'établissement sans carte de séjour.

Le MRAP s'indigne, la LICRA proteste, Gaubert fronce les sourcils, Pasqua obtempère aussitôt en s'opposant à ce qu'il appelle une « initiative personnelle malheureuse ». Le recteur dénonce la « bévue », « l'excès de zèle » et la « maladresse » d'un fonctionnaire qui, l'imbécile, croyait concourir à l'exécution des lois.

La décision est annulée. Si la Chancellerie obéit au MRAP et à la LICRA, le proviseur sera poursuivi conformément à la loi Gayssot.

A Nantua, des professeurs du Collège Xavier-Bichat font grève contre la présence de quatre élèves musulmanes coiffées du foulard traditionnel qui « porte atteinte aux valeurs de la République ».

Le proviseur interdit l'accès du collège aux jeunes filles.

Le MRAP et la LICRA se taisent en dépit du caractère évidemment discriminatoire de cette mesure. Gaubert ne bronche pas, Pasqua s'écroule. Les enseignants ne seront pas poursuivis au titre de la loi Gayssot.

Conclusion : les contribuables français sont contraints de financer les études d'immigrés clandestins mais les musulmans français ou immigrés réguliers n'ont pas le droit d'habiller leurs enfants conformément à leurs usages pour les envoyer en classe.

Dilemme : que se passerait-il si les musulmanes françaises gardaient leur foulard et fichaient à la poubelle leurs papiers d'identité et se faisaient passer pour des immigrées en situation irrégulière ?


On les protégerait comme immigrées clandestines ou on les virerait comme islamistes ?

La question est, comme on dit, « soumise à l'étude des loges »...


S de B



TRANSFUGES


 Pasqua est très ennuyé par les conséquences d'un accord discret qu'il avait passé avec son homologue algérien et qui autorisait les policiers algériens à profiter des installations de repos et de vacances de la police française. Les neuf dixièmes des flics ainsi envoyés en villégiature ont disparu dans la nature pour ne pas retourner se faire égorger en Algérie.

COINCIDENCE

 Pour la première fois, la réunion des Droites européennes qui s'est déroulée la semaine dernière dans la région Midi-Pyrénées n'a été troublée par aucune manifestation hostile, contrairement à ce qui s'était passé à Londres, Athènes, Lisbonne et autres lieux.

Organisateur de ces journées, Bernard Antony a expliqué que, pour la première fois aussi, il avait refusé de communiquer le programme des déplacements prévus aux fonctionnaires européens.

BON ACCUEIL

 Au programme de ces journées : une visite de l'Aérospatiale à Toulouse où les députés ont été accueillis et guidés dans cette entreprise du troisième millénaire avec une gentillesse rare. C'est le syndicat F.O., majoritaire dans l'entreprise, qui avait exigé de la direction de la Communication que les députés des droites européennes soient traités avec égard.

Quelques nouvelles

Pas de gerbe pour Pétain, et pourtant c'est en France occupée que les Juifs furent le mieux protégés, affirme un historien israélien

Si l'on veut bien faire taire ses passions, on admettra qu'il y a du bon dans la décision de Mitterrand de ne plus déposer de gerbe sur la tombe du vainqueur de Verdun. Il aurait été indécent que le même homme qui, le 14 juillet, couvrait de fleurs les douteuses manœuvres d'un chevalier d'industrie, dépose une gerbe, le 11 novembre, sur la sépulture d'un maréchal de France.

Quel symbole de l'effondrement de la France, en trois quarts de siècle, que ce rapprochement entre le politicien enrichi sur le cadavre des entreprises françaises et le grand soldat immolé à l'intérêt national ! A celui-là les honneurs, les compliments, les hautes protections ; à celui-ci les crachats, la haine et les basses injures.

C'est, au fond, dans l'ordre de cette société inversée où nous vivons.

Mais la capitulation de Mitterrand face aux exigences de la mafia qui a confisqué les intérêts réels de la communauté israélienne de France au profit d'un petit nombre de provocateurs irresponsables va plus loin que cette simple anecdote.

Elle montre que ce qu'Annie Kriegel a appelé « l'intolérable police juive de la pensée » vient d'accomplir un pas supplémentaire dans la mise en place

d'une dictature digne du « 1984 » d'Orwell.

On peut, en effet, admettre que, victimes d'un mensonge historique forcé, de jeunes Israélites croient, tout de bon, que la deuxième guerre mondiale se résume à une aide apportée par des supplétifs allemands dans la tentative d'éradication de la communauté israélienne de France par la Police de la dictature maréchaliste de Vichy.

Après tout, comme on ne dit jamais à ces jeunes que l'Assemblée nationale de 1940 a, dans son immense majorité, tous groupes politiques confondus, supplié le maréchal Pétain de prendre les rênes d'un pays foudroyé par la défaite, ils ne peuvent pas l'inventer.

Mais entendre des hommes qui savent, des hommes instruits, des « clercs », comme l'on dit, proférer sciemment des mensonges qui sont de purs et simples appels à la haine montre que l'on est davantage confronté à une stratégie de guerre civile qu'à une erreur de perspective historique.

Un exemple caricatural de ce mensonge organisé est donné par « Le Quotidien de Paris » qui, au lendemain de la décision de l'Elysée de ne plus fleurir la tombe de l'île d'Yeu, interrogeait Serge Klarsfeld présenté comme « principal acteur dans la lutte contre

le dépôt de gerbe ». Ce qui, par parenthèse, donne du personnage une image plus proche de la vérité que le statut de chasseur de nazis qu'il revendique.

Après avoir, selon l'antique règle talmudique, craché dans la main que Mitterrand lui tend en se pliant à ses diktats, Klarsfeld résume ce que cette « bagarre » (le mot est du « Quotidien ») a apporté à notre pays.

« Les Français savent aujourd'hui, répond l'avocat, que Vichy a commis des actes qui méritent une condamnation ferme. Le fait de collaborer économiquement est une habitude des guerres. Mais faillir aux traditions d'un pays, agir contre l'honneur, a une portée incalculable. C'est pour cela que la France a perdu la guerre. A la différence du Danemark, qui a travaillé avec l'Allemagne mais qui s'est toujours refusé à livrer ses juifs... »

On admirera d'abord l'explication politico-stratégique selon laquelle la France a perdu la guerre en juin 40 parce qu'UN AN PLUS TARD elle allait obtempérer à l'ordre de l'occupant d'instaurer un « statut des juifs ».

C'est un argument d'une telle sottise et, disons-le, d'un tel racisme antifrançais, que l'on ne s'y arrêtera même pas.

On approfondira, en revanche la comparaison



les du marigot

avec le Danemark parce qu'elle revient souvent dans les discours sur l'attitude de la France à l'égard des exigences allemandes relativement au statut des juifs.

La France, son armée écrasée par le rouleau compresseur allemand, son peuple jeté sur les routes, son gouvernement en fuite, a signé l'armistice le 22 juin 1940. A cette date, le Danemark était occupé depuis deux mois. La fin du régime de Vichy est intervenue le 20 août 1944. La Libération du Danemark par les troupes britanniques date du 5 mai 1945.

Pendant cette période, si l'on s'en réfère au « Quid », les Danois qui, à en croire Klarsfeld, se seraient « toujours refusé à livrer leurs juifs » ont perdu six mille morts et disparus sur les vingt mille sujets danois de confession hébraïque que comptait la population. Dans le même temps, la France, elle, a perdu quatre-vingt-dix mille des trois cent mille Israélites français ou réfugiés.

C'est-à-dire que le pourcentage de pertes est exactement le même : 30 %.

Ce pourcentage est le plus bas de toutes les nations ayant connu l'occupation allemande.

L'URSS, contre laquelle on n'a jamais entendu Monsieur Klarsfeld proférer la moindre plainte, a laissé disparaître 71,4 % de ses deux millions de citoyens israélites.

La Pologne, 85 %. La Belgique, dont le cas n'est jamais évoqué dans les grandes leçons d'histoire officielle assénées sous la protection de la loi Gayssot

qui prohibe le révisionnisme, a laissé 45 % de ses quatre-vingt-dix mille juifs partir à la mort. Les Pays-Bas, qui aujourd'hui exploitent la tragédie d'Anne Frank pour s'attribuer un certificat d'héroïsme dans le combat contre l'antisémitisme, ont livré, en proportion, deux fois plus de juifs que le gouvernement de Vichy : 60 %.

C'est cette réalité que prétendent occulter Klarsfeld et son équipe de pousse-à-la-haine.

Heureusement, d'autres ont plus de bon sens. C'est le cas de Maxime Steiner qui, dans un récent numéro de la revue des « Annales », évoquait avec beaucoup de bon sens et d'honnêteté ce qu'il appelle le « paradoxe français ».

Les chiffres qu'il donne sont légèrement différents de ceux du « Quid » mais ils en confirment le sens.

Dans « Le Monde », Jean-Pierre Rioux écrivait à ce sujet : « En soupesant l'affreuse comptabilité des morts, il (Maxime Steiner) établit en effet que les trains nazis ont acheminé vers Auschwitz, Sobibor ou Maidanek, jusqu'à l'été 44, 78 % des juifs vivant en territoire néerlandais (soit environ 100 000 déportés), 43 % de ceux qui peuplaient la Belgique (25 000 déportés) et seulement — si l'on ose dire — 28 %, selon les dénombrements de l'époque, ou 25 %, selon les estimations actuelles, des juifs de France : soit 73 800, sur une population d'un peu plus de trois cent mille personnes ».

Encore faut-il considérer que le sort des juifs de

France a été directement lié à leur nationalité puisque, si 43 % des juifs étrangers ont été déportés, ce pourcentage passe à 17 % pour les citoyens français.

C'est, et de très loin, le chiffre le plus bas de toutes les communautés israélites nationales en Europe occupée. 50 % des juifs roumains ont disparu, 50 % des Hongrois, 85 % des Tchécoslovaques, 90 % des Lituaniens et des Lettons, 80 % des Grecs, 75 % des Yougoslaves et 70 % des Autrichiens.

En clair, et c'est Maxime Steiner qui parle : « C'est la France qui... bénéficiait des conditions politiques les plus propices à la réalisation optimale de la solution finale. Le résultat y fut des plus médiocres ».

C'est le moins que l'on puisse dire, en effet.

Et nous laissons à Maxime Steiner la responsabilité de sa conclusion, tant elle est riche de méditation sur les vraies responsabilités du maréchal Pétain et du Régime de Vichy : « En exploitant toutes les ressources des sociétés où ils opéraient, les services allemands réussirent avec le plus de succès à les débarasser de leurs juifs là où l'appareil d'état n'adhérait pas à leur idéologie. En somme, les comportements racistes et antisémites et xénophobes furent, à l'ouest de l'Europe, bien plus redoutables pour leurs victimes quand ils n'étaient pas le fait des plus militants ».

C'est justement ce que ne disent pas Klarsfeld et ses complices en mensonge historique. ■


RETENUS

 La clôture de ces journées d'étude a réuni un demi-millier de personnes pour un déjeuner-débat à Toulouse. Le Scalp, groupuscule terroriste, s'était juré d'empêcher cette réunion. Il n'a pu rassembler que vingt-huit vociférateurs prudemment repliés à un demi-kilomètre de là. Le gros des troupes (une centaine de crasseux) était mobilisé contre un gendarme auteur de coups de feu sur un truand immigré. Titre de la «Dépêche du Midi» : «Les amis du cambrioleur manifestent». Bien vu.

MEMOIRE

 Dans le même numéro, la «Dépêche» présente les carnets intimes d'une adolescente toulousaine déportée en 1942 et dont le journal veut faire une nouvelle Anne Frank. Respectable projet de la part de la «Dépêche» dont, comme Bernard Antony l'a opportunément rappelé, le fondateur Jean Baylet était, à l'époque où les nazis déportaient la jeune fille, membre du «Comité d'organisation de la presse», institution créée par Laval. A la Libération, Baylet fut frappé d'interdit et ses biens mis sous séquestre. L'héritier a compris.

DISSOLUTION


 L'un des effets de cette conspiration est la mise en place dans toute la France de «cellules antiracistes» aussi grotesques que dangereuses. Un préfet méridional confesse volontiers en privé que ces Commandos Charlot ont été créés «uniquement pour constituer, contre le Front national, un dossier qui permettra sa dissolution... 'légal' ».



FRONT POPU

 L'astuce de la manœuvre est de constituer, sur le thème du prétendu antiracisme, un véritable Front populaire rassemblant, sous l'égide du ministère de l'Intérieur RPR-UDF, des organisations communistes ou socialistes comme le MRAP ou SOS-Racisme. Pasqua pactise ainsi avec ses ennemis et en fait ses obligés en augmentant considérablement leur pouvoir de nuire.

RIPOSTE

 Le Pen, parfaitement conscient du danger, est donc décidé à riposter fermement. D'ores et déjà, plusieurs grandes manifestations sont envisagées dans de grandes villes de France et un recours devant les tribunaux est à l'étude. L'AGRIF, Alliance générale contre le racisme et pour l'identité française, va d'autre part traîner Pasqua devant la juridiction administrative.

HEROIQUE

 "Globe Hebdo" s'inquiète : le pouvoir est sur le point de "jeter une torche enflammée dans une poudrière". S'agit-il de l'accroissement du chômage ? de la menace islamique ? de l'effondrement économique ? de la corruption politicienne ? Pas du tout : simplement des pressions sur Canal Plus pour faire disparaître "Les Guignols" qui déplaisent à Chirac. Et "Globe", après avoir prophétisé une "révolte de toute la jeunesse", écrit : "Les noms gravés sur la colonne de la Bastille sont là pour témoigner que le combat contre la censure fut et demeure le plus beau des honneurs français". Ah, mourir sur une barricade pour les "Guignols de l'Info" !...

Autres nouvelles

Le rêve de Séville tourne au cauchemar

Exemple à étudier pour les élus de Saint-Denis au moment où leur ville, économiquement et socialement sinistrée, s'apprête à recevoir comme une manne céleste "le stade géant de la coupe du monde de football" : le cas de Séville, qui hébergea en 1992 l'Exposition universelle.

Le bilan de cette gigantesque opération est effrayant : en dépit des seize millions de visiteurs venus du monde entier, la capitale de l'Andalousie connaît aujourd'hui la situation économique la plus mauvaise de toute l'Espagne, avec, par exemple, un taux de chômage de 30 %, supérieur de sept points à la moyenne nationale (23 %).

Parmi ces sans emplois : la quasi-totalité des vingt-quatre mille em-

ployés embauchés pour l'Expo.

Quant à l'endettement de la province, il atteint plus du double de la moyenne des autres régions.

Mais le plus frappant est la rapidité avec laquelle les espoirs se sont effondrés : dans le seul domaine de l'hôtellerie, la perspective de l'afflux des touristes avait conduit à augmenter de 63 % les capacités de la région.

On pensait que les "effets induits" de l'Expo allaient "lancer" Séville et sa région comme un nouveau centre du tourisme de masse. C'était négliger le fait que la ville, surtout fréquentée par l'élite du tourisme d'art, est à cent kilomètres des plages andalouses et connaît un climat insupportable en été pour les amateurs de farniente et de baignades

qui constituent le gros des troupes migrantes.

Résultat : un an après, les hôtels ferment les uns après les autres et le plus grand palace construit pour l'occasion, "El Principe de Asturias", où furent invitées toutes les personnalités internationales, va être transformé en hôpital.

Quant aux pavillons, si l'on excepte la poignée de ceux qui ont été transformés en bars et boîtes de nuit, ils se trouvent à l'abandon.

Le Pavillon français, par exemple, est désert et sans affectation.

"L'Exposition, conclut "Le quotidien du tourisme", n'aura été qu'un mirage économique".

Une leçon que devraient méditer les utopistes qui rêvent de sauver l'économie mondiale grâce aux loisirs et au tourisme. ■

DEUX MYSTERES ECLAIRCIS

Certains abonnés s'étonnent de recevoir deux exemplaires du **Libre Journal**.

Voici l'explication de ce phénomène qui ne traduit aucun esprit de dilapidation : après avoir servi les abonnements, nous adressons des spécimens aux personnes recommandées par des amis (que la publicité appelle "*prospects*"). Il arrive qu'un abonné soit traité en "*prospect*". Il ne doit pas s'en formaliser mais simplement offrir l'exemplaire superfétatoire à un

ami en y ajoutant toutes les recommandations d'usage. D'autres abonnés, paradoxalement, s'émeuvent d'être privés de certains numéros.

Voici encore l'explication de ce phénomène déplaisant : la machine qui assure l'adressage des enveloppes "*avale*" parfois une étiquette. Si vous ne recevez pas un numéro, appelez le 16 (1) 42 46 44 77 ; L'exemplaire manquant sera immédiatement expédié.

Des orphelins qui rapportent

Delouya (Arrik) et Amar (Léo) sont de grands cœurs. Ça les a perdus. Sociologue spécialisé dans le tiers-monde et grand pétitionnaire des droits de l'homme, Delouya crée voilà quelques années une association d'aide aux malheureux : l'ACIAD, Association de coopération internationale et d'aide au développement. Mais, comme l'argent tarde à rentrer, Delouya confie la "gestion" à un spécialiste du "marketing humanitaire" (lire : grossiste en bonne conscience) : Amar.

Marketing oblige : l'ACIAD devient "Orphelins du monde", lance une opération "Devenez le parrain d'un orphelin du tiers-monde" et inonde le

"marché" de prospectus, tracts, affiches, publicités de presse, etc., montrant un gosse affamé avec cette légende : "Sans vous, il va mourir".

Rien de bien révolutionnaire : si tous les malins qui font cela étaient poursuivis, les magistrats auraient du travail pour un siècle.

Justement, cette concurrence va donner des ailes à l'imagination d'Amar.

Comprenant que c'est l'incertitude sur la destination des fonds qui tempère la générosité publique, Amar a l'idée de génie de préciser : "Sur 120 F que vous versez, 20 F servent aux frais de fonctionnement et 100 F sont intégralement consacrés à l'entretien de votre filleul".

Résultat : en quelques mois, près de quatre millions sont collectés.

Sur cette somme, l'intelligent Amar prélève près de trois millions d'honoraires. Quant au solde, le généreux Delouya n'en consacrera que sept cent mille francs aux enfants. Au total, 83 % des sommes versées auront été dépensées en honoraires et frais généraux.

Les orphelins du tiers-monde se contentant des miettes.

Anecdote, dira-t-on. C'est vrai ; mais, quand on saura que c'est le même Amar qui gère les collectes de fonds pour la "Croix-Rouge" et "Médecins du monde", on y regardera à deux fois avant de mettre la main à la poche... ■

AVEU



Dans "La fantastique histoire des B'nai B'rith", cette

société secrète internationale avoue avoir mis en place une véritable conspiration contre le Front national. L'engagement de ne jamais passer aucun accord avec le Front pris par les représentants de l'UDF et du RPR et que "Le Monde" avait révélé dans un communiqué publié en 1986 est confirmé. Le signataire de cet engagement pour l'UDF est désigné : c'est Alain Madelin. Le nom du signataire pour le RPR n'est pas révélé. D'aucuns, parmi les mieux informés, il s'agit très probablement d'Edouard Balladur qui, à l'époque, était l'équivalent au RPR de Madelin à l'UDF. Aujourd'hui, sa fonction oblige ses contractants à la discrétion.

Bulletin à recopier ou à photocopier et à adresser à
SDB 68, rue David d'Angers 75019 Paris

Découvrez LES PROVINCIALES d'Anne Bernet

VINGT-DEUX AUTEURS SCOLAIRES PRÉSENTÉS D'UNE MANIÈRE QUI NE L'EST PAS

Par un phénomène bien excusable, les grands auteurs classiques nous sont souvent devenus étrangers parce qu'un enseignement mal adapté en a fait des raseurs. Or, ces hommes et ces femmes ont été des êtres de chair et de sang, ils ont aimé et souffert, leur œuvre est imprégnée de leur vie, elle porte en elle la même sève qui a couru dans leurs veines.

Pour la première fois, Anne Bernet nous fait découvrir ces grands classiques comme des compatriotes, comme des êtres enracinés dans leurs provinces, dans leurs terroirs, dans leurs traditions.

Elle nous montre du Bellay l'Angevin, Molière le Normand de Paris, Rimbaud l'amoureux haineux de Charleville, Montaigne d'Aquitaine, Hugo qui se rêva breton et tant d'autres qui sont faits de France comme ils ont fait la France..

Vingt-deux "pointes sèches" pleines d'amour et tracées d'une plume étincellante.

.... Les Provinciales : 45 F, - Franco.

TOTAL

Chèques et mandats à l'ordre de SDB (exclusivement)

A commander ou à réserver à : SDB 68, rue David d'Angers 75019 PARIS

Nom : Prénom :

Rue :

Code postal : Ville : Pays : Tel :

Veuillez trouver ci-joint mon règlement à l'ordre de SDB par :

☐ chèque bancaire ou postal

☐ mandat-postal ou international

FICHAGE



Le (très mauvais) livre de Charles Villeneuve consacré à Bérégozovoy a au

moins un mérite : il a rendu Mitterrand à demi fou de rage.

Conséquence : la copie d'un rapport RG circule dans les rédactions qui "révèle" que l'un des collaborateurs de Villeneuve est un ancien journaliste de "Minute", ce qui devrait, pense-t-on, disqualifier ce livre auprès des confrères et démontrer l'abjecte turpitude de TF1 qui en a assuré la promotion.

Détail : Musso, écrivain pied-noir, travailla effectivement pendant quelques mois comme rewriter à "Minute". Mais c'était il y a plus d'un quart de siècle. Les fiches sont bien tenues...

Cohenneries

Français on est,
Français on reste

Purée de nous z'autres, les Pieds-Noirs ! Français à part entière on était avant l'indépendance de l'Algérie, étranger on est considéré aujourd'hui par l'Administration. Que le cul y me pèle, si je mens. J'vous raconte comme y m'a raconté un ami qu'il est de là-bas sauf qu'il est algérois et moi oranais et qu'on a enterré les vieilles querelles à cause qu'on était meilleur qu'eux au «footbale». L'autre jour, il veut faire renouveler sa carte nationale d'identité. Déjà, moi je trouve ça bizarre que c'est la carte qui doit être nationale et pas l'identité. Sûrement que des z'intellectuels y z'ont dû penser qu'une carte dite «d'identité nationale», ça aurait fait raciste. Mon ami donc, se rend à la mairie. Tranquille, il est. Une formalité de rien du tout : il a sa carte périmée et tous les documents exigés pour ce faire. Même l'extrait d'acte de naissance qu'on est obligé nous z'autres de demander à Nantes, comme si qu'on était tous bretons. «Bonjour qu'y dit parce que c'est pas un mal-élevé, c'est pour renouveler ma carte d'identité.» «Bonjour monsieur, lui répond bien civilement l'employé de l'État civil, voyons ça». Et après avoir examiné les pièces fournies par mon ami : «Fort bien, mais il en manque une. Vous êtes né à l'étranger. Vous devez donc produire un certificat de non répudiation de la nationalité française ! La rabia, elle lui a pris à mon ami. Comme si les Pieds-Noirs n'étaient pas nés en terre Française ! Comme si leur patriotisme et leur attachement à leur qualité de français plus que largement démontrés depuis des générations, étaient si fragiles qu'il leur faille s'engager à ne pas s'en débarrasser comme de vieilles défroques ou, ainsi que le laisse supposer le terme employé de «répudier», de les rejeter comme le font les musulmans pour prendre nouvelles épouses ! Vous voyez la tête d'un vieil alsacien si on exigeait de lui ce certificat insultant sous prétexte que l'Alsace était allemande à sa naissance ! Français on est, Français on reste. Ce qui nous donne le droit de dire *delenda est Carpentras*, boudiou !

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

Qui protège l'intouchable ferrailleur escroc de La Courneuve ?

En 1974, Maurice Denuzière écrivait dans «Enquête sur la fraude fiscale» (Jean-Claude Lattès éditeur) : «Comment se fait-il qu'une affaire portant sur onze millions de francs de fraudes (fausses factures dans un négoce de déchets de métaux) à la Courneuve, dans laquelle est compromis un ancien candidat malheureux de la majorité en Haute-Vienne qui fut aussi chargé de mission dans un ministère technique, ne sorte pas ? Il est vrai que son avocat est plus qu'un avocat et qu'on le retrouve souvent dans des affaires où services secrets et polices parallèles ont leur rôle.»

Vingt ans plus tard,

on attend encore la réponse. Et ce, bien que le principal responsable Auguste, Marie, Eugène Richard dit Gérard Richard, gérant du Comptoir métallurgique de la Courneuve, ait été condamné en première instance à trente-six mois de prison, dont deux ans ferme, puis en appel, le 10 juillet 1978, à deux ans de prison, dont dix-huit mois ferme.

On nous dira que c'est parce que le malin a depuis longtemps filé aux Seychelles où il coule des jours heureux.

Soit.

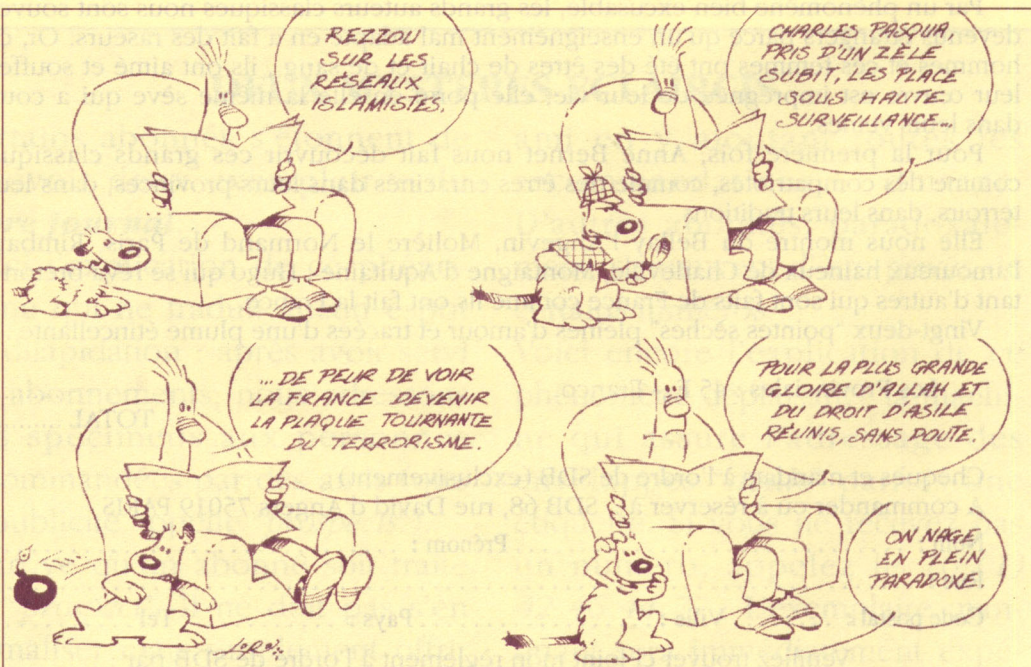
Mais qui nous expliquera comment ce fuyard traqué peut effectuer régulièrement des séjours en France ?

Serait-ce qu'il y entre

impunément grâce à un passeport dit «Passeport-Chalier» depuis que le bouc émissaire du scandale du «Carrefour du développement» inaugura cette paperasse «vraie-fausse» attribuée par le ministre de l'Intérieur ?

Serait-ce que, comme certains l'affirment, il joue un rôle occulte important dans diverses manœuvres financières visant à emplir les caisses d'un parti de la majorité actuelle ?

A la place de Pasqua, on enquêterait sérieusement. Mais sans doute la Guerre Totale contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme ne laisse-t-elle pas au ministre de l'Intérieur le temps de s'occuper des vieux escrocs gaulloises... ■



Et c'est ainsi...

par ADG

Tout ce qui est antique n'est pas forcément beau et pourtant, dans l'ensemble, la haute antiquité est plutôt belle. On y mangeait du cheval mort, les loups rôdaient dans les super-marchés où nul enfant n'en tuait d'autres. La haute antiquité était avant tout morale, comme le prouve le profil imberbe des pharaons et le fait que les Pyramides avaient quatre côtés triangulaires égaux ainsi que nos modernes polyèdres.

Non, tout ce qui est antique n'est pas forcément frappé au coin de la beauté et pour un Antoine Pinay qui est ravissant, combien de vieillards podagres qui ne veulent pas mourir et cachent leurs bons de la Semeuse aux héritiers navrés. M. Mitterrand qui s'est pourtant fait limer les dents et teindre les cheveux, n'est pas beau au sens grec du terme et cependant, il est antique. On dirait parfois d'un papyrus sur lequel on a déposé des virgules ou encore une baignoire-sabot à la faïence négligée.

Quoi qu'il en soit, M. Mitterrand est contemporain du maréchal Pétain mais en plus jeune et en moins mort. Depuis douze ans, comme ses prédécesseurs, il fleurissait sa tombe à l'île d'Yeu au cours d'une cérémonie émouvante où les deuillements de la Milice s'étaient laissés pousser les ongles jusqu'à devenir serres. Au milieu d'un silence sépulcral que troublaient seulement les ricanements avinés des mouettes - ces rats emplumés - François Mitterrand se frappait la poitrine avec ses petits poings de fils de chef de gare, clamait à haute voix son numéro dans l'ordre de la Francisque et, frissonnant d'orgueil, entonnait « Maréchal nous voilà » que reprenaient en chœur les petits chanteurs à la croix de fer. A l'île d'Yeu, comme son nom l'indique, chacun avait la larme à l'œil et

BEAUTÉ ET ANTIQUITÉ



— Joliesse
d'Antoine Pinay
— Alcoolisme
des mouettes
— Tombe
du Maréchal
— Grandeur
consécutive
du Président



les sombres deuillements milicos étaient les seuls à arborer un visage figé où entraient beaucoup de ressentiment.

On sentait que le Président aimait passionnément les tombes, sa gerbe était la plus belle de toutes celles qu'on avait déposées auparavant et il avait la mine la plus compassée. Seul Jack Lang détonnait un peu dans cet austère tableau, avec sa culotte bouffante fushia et sa chemise à jabot, mais on le sentait pénétré de toute la gravité de l'instant à ce qu'il branlait du chef sans cesse. Derrière lui, Roger Hanin évoquait un gros hanneton nourri à la semoule charançonnée.

Nous ne reverrons jamais ces moments privilégiés. M. Mitterrand a décidé de ne plus se rendre à l'île d'Yeu et de ne pas renouveler son abonnement auprès de monsieur Interflora. Ses gerbes, il les réserve désormais aux Coréens ou à d'autres peuples jeunes. La vieillesse l'effraie, il songe qu'il a croisé autrefois le Maréchal dans les couloirs de l'hôtel du Juvichyste Parc et qu'il ne lui reste plus beaucoup de souvenirs aussi glorieux que celui-là. Ayant cédé à la pression des petits Hérol-Kipa pour qui Verdun, comme Carthage, doit être détruite, il pique le dix dans sa chambrette, tâtant sa pauvre prostate en lisant les biographies moroses qui lui sont consacrées et qui font beaucoup d'argent sur lequel il ne touche rien.

Non, plus rien ne l'intéresse, même M. Balladur avec ses chaussettes parme ne le fait plus rire. Rien ne l'émeut plus ; il pense au Maréchal dans sa tombe froide, sans fleurs pour égayer son bâton. L'antiquité le rejoint, l'enveloppe dans son linceul de moisi, il a du salpêtre entre les doigts de pied, il se néglige, les enfants des Gardes républicains lui lancent des pierres et Attali ne l'appelle plus.

Si'il osait, il passerait outre aux diktats des ayatollahs du Temple et se rendrait incognito sur la tombe abandonnée. Non content de se frapper la poitrine, il se déchirerait le visage et se mordrait jusqu'au sang. Les Miliciens rigoleraient, les mouettes - ces cafards volants - lui rongeraient le foie en piaillant des obscénités d'oiseau ivre. Il se réconcilierait avec son passé et chanterait des chansons vergogneuses en pensant qu'autrefois, bien avant Vichy, il avait été un garçonnet qui regardait passer les trains en croyant qu'ils arrivent quelque part.

Et c'est ainsi qu'il serait grand.

Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la Gauche perdue OU EST PASSE LE « CAMP DU PROGRES »

Début octobre, un épais dossier du « Nouvel Obs » annonçait, noms et arguments à l'appui, la « renaissance » de la pensée de gauche. Surmontant mes préjugés, je m'en suis fait ici l'écho. Est-ce ma faute à moi si, un mois plus tard, le même hebdomadaire nous apprend que cette même gauche « n'existe plus » ?



Avertissement au lecteur

Toutes ces précautions de plume parce que je vous vois venir. Si je recommence à proclamer que la gauche est morte, vous allez ricaner dans votre barbe : « Le malheureux ne sait plus ce qu'il raconte. Un coup c'est blanc, un coup c'est noir, et ainsi de suite... » Je vous arrête tout de suite : la tâche que je me suis assignée consiste à décrire l'état intellectuel de la gauche vu par elle-même, un point c'est tout — et c'est déjà assez compliqué comme ça. Alors, de grâce, ne me rendez pas responsable en plus des avatars que connaît la gauche pensante dans sa réflexion sur la pensée de gauche.

Ce point étant éclairé (?), plongeons-nous dans le dernier épisode du passionnant feuilleton idéologique que je m'efforce de vous faire suivre.



Les illusions perdues

Donc, l'« Obs » vient de consacrer une nouvelle étude au « peuple de gauche », étayée cette fois par des sondages. La conclusion paraît — je dis bien : paraît — sans appel : « La gauche a perdu ses marques. Elle a perdu ses illusions. L'histoire et l'exercice du pouvoir les ont balayées. » Voilà qui, soit dit en passant, n'est guère aimable pour le parti et l'homme providentiel qui ont incarné ce pouvoir douze années durant — et auxquels l'« Obs » a apporté son soutien constant pendant 624 semaines...

Mais que reste-t-il de la gauche, une fois ces illusions perdues ? Pratiquement rien, hélas ! N'était-elle donc qu'une vaste chimère ? Pour

répondre à cette douloureuse question, l'hebdo remonte aux temps bénis du Programme commun : « Autrefois, écrit-il non sans nostalgie, tout était simple ». D'un côté il y avait « la droite, qu'incarnaient pêle-mêle Giscard, Pinochet, Dutourd, Nixon et Sardou » (sic). En face, il y avait « tous les autres » : ceux qui voulaient construire une autre société, créer un homme nouveau, changer la vie, etc. Ça s'appelait « le camp du progrès ». Eh bien, aujourd'hui, ça a disparu, comme une vulgaire 7e Compagnie...



Entre Le Pen et l'abbé Pierre

Cette perte générale des repères de la gauche, l'ex-député PS François Hollande, « compagnon » de Ségolène Royal, la résume en trois questions angoissantes : « Où sont mes références ? Où sont mes chefs ? Où sont mes frères ? » Il se retrouve ainsi — enfin ! — en phase avec une base complètement déboussolée, qui ne sait plus quoi penser sur qui. Exemple : Mitterrand. « J'ai toujours voté pour lui, mais j'éprouve désormais à son égard des sentiments ambigus », confie Georges, 56 ans. Contre-exemple : Pasqua. « Je ne l'aime pas, mais c'est quand même un républicain », dit Philippe, 24 ans. Heureusement qu'il reste « Le Pen, ultime symbole du Mal, et l'abbé Pierre, dernier symbole du Bien », commente l'« Obs », parce que, entre les deux, l'homme de gauche ne s'y retrouve plus du tout.

Et d'ailleurs, l'homme de gauche existe-t-il encore ? Rien n'est moins sûr, se lamente Bernard Poignant, autre député PS. « Avant », on pouvait deviner au premier coup d'œil les opinions politiques de n'importe qui en fonction

de sa classe sociale, explique-t-il. Aujourd'hui, c'est l'anarchie : « Untel, dont on jurerait, au feeling, qu'il est communiste, manifeste en réalité une forte attirance pour Le Pen ».



L'homme de gauche espèce menacée

Un constat dramatique, confirmé par Jérôme Jaffré, qui résume les enseignements de ses sondages en deux considérations joliment balancées : 1) Certes, il y a « encore des différences » entre la gauche et la droite ; 2) mais la gauche n'est plus homogène « sur des sujets qui touchent pourtant à son identité ». Ainsi les électeurs « de gauche » sont-ils nombreux à se prononcer pour le rétablissement de la peine de mort (47 %) et l'aggravation des peines de prison pour les délinquants (45 %). Ils sont même 41 % à réclamer « le départ des immigrés qui vivent en France ». Vous avez bien lu : pas les clandestins ou je ne sais quelle catégorie, non, tous les immigrés !

L'« Obs » a bien raison : si la gauche en est là, c'est qu'elle est en train de « perdre son identité ». Ce diagnostic a d'ailleurs été corroboré par une autre étude de la Sofres, consistant à « cerner le système de valeurs de la gauche » à partir de 210 mots « représentatifs de son espace sémantique » (sic). Fin 90, les sondés de gauche se reconnaissaient encore dans dix-huit mots de ce corpus ; aujourd'hui, ils n'en gardent plus que trois : « révolte, rouge, nudité ». Quelle devise, nom d'un petit Blum ! « Et si le choix de ces mots traçait le visage de la gauche d'aujourd'hui ? », s'interroge en conclusion un « Nouvel Obs » complètement désabusé...

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Nous avons vu, la semaine dernière, que la tension franco-allemande montait de plus en plus et ce au moment où un nouveau contentieux éclatait entre les deux pays, mais en Afrique équatoriale cette fois-ci, à la frontière entre le Congo français et le Cameroun. A l'origine, une frontière imprécise et illogique sur laquelle mordent les territoires de la Compagnie française de N'Goko-Sangha venant empiéter sur ceux d'une compagnie allemande, la Sud-Kamerun.

Le 18 avril 1908, la France et l'Allemagne acceptent de rectifier la frontière contestée ; peu à peu, comme pour le Maroc, se dessine un projet de condominium économique franco-allemand dans la région, qui se traduirait par une sorte d'association entre les deux compagnies rivales. Des deux côtés, la priorité est à l'apaisement. Le 11 mai 1910, un accord est signé en ce sens à Berlin, mais des problèmes de politique intérieure française viennent compliquer la situation. Aristide Briand, le président du Conseil, et Stephen Pichon, le ministre des Affaires étrangères, sont favorables à un rapprochement franco-allemand, même au prix de concessions. Opposé à cette politique, Joseph Caillaux, le prédécesseur de Briand et qui est pourtant l'artisan de l'amélioration des relations franco-allemandes, s'oppose aux tractations par animosité personnelle envers Briand. La France hésite donc à choisir une ligne politique au moment où l'Allemagne suit résolument celle d'un règlement négocié.

Le cabinet Briand est renversé et lui succède celui d'Ernest Monis, dans lequel Caillaux est ministre des Finances. Le 12 mars 1911, ce ministre refuse officiellement le projet d'association économique et commerciale dans la région. Les tractations reprennent sur d'autres bases quand éclate la « crise d'Agadir » qui gèle tous les pourparlers en cours.

LE MAROC LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

Cette crise, qui mit en péril la paix et qui annula tous les accords antérieurs, fut en grande partie le résultat de l'absence de cohérence politique française. Face à cette incapacité diplomatique, le Reich pense que la parole de la France n'est pas fiable.

En mai 1911, le sultan du Maroc, Moulay-Hafid, est assiégé dans la ville de Fès par une partie de ses sujets révoltés. Impuissant à rétablir son autorité, il fait appel aux troupes françaises, lesquelles, depuis 1907, assurent une présence pacificatrice dans les ports marocains de l'Atlantique et dans leur arrière-pays.

La colonne Moinier dégage la ville de Fès mais, ce faisant, elle viole le principe de l'indépendance marocaine garantie par l'Acte d'Algésiras.

Le 1er juillet 1911, la canonnière Allemande Panther est à Agadir afin de faire respecter les intérêts allemands.

L'on frôle la guerre. Pour l'éviter et pour tenter de trouver un terrain d'entente entre Paris et Berlin, les diplomates s'agitent, discutent, proposent et, surtout, marchandent.

La France pose un préalable : les droits français sur le Maroc ne sont pas négociables. Ceci étant, afin de « calmer » l'Allemagne, il convient de lui offrir des compensations. Berlin a l'intelligence de comprendre que toute limitation ou remise en question de la volonté française au Maroc conduirait à la guerre. En conséquence, son attitude consistera à obtenir le maximum de territoire en échange de la reconnaissance de ce qui deviendra officiellement le protectorat français sur le Maroc. Mais où la France peut-elle offrir des compensations territoriales à l'Allemagne sinon en Afrique équatoriale ? Cette proposition géographique de principe étant faite, l'Allemagne, qui désire obtenir pour le Cameroun un accès aux fleuves Congo et Oubangui, pense qu'une négociation peut débiter.

Le 4 novembre 1911, une convention est signée qui règle le contentieux colonial entre les deux pays, mais à l'avantage de la France.

La réussite n'est pas mince, car la diplomatie française a réussi à canaliser les appétits allemands qui s'exerçaient sur le Maroc et à les diriger vers l'Afrique équatoriale. L'appui de la Grande-Bretagne fut essentiel ; la France est bien la gagnante de l'opération. Territorialement, quel est, en effet, le résultat pour l'Allemagne ? Le Cameroun gagne 275 000 km² qui vont constituer le Neukamerun. En échange, l'Allemagne reconnaît le protectorat français sur le Maroc et cède à la France « le bec de canard », un territoire de 15 000 km² situé au sud du lac Tchad et compris entre le Chari et le Logone.

En Allemagne, en juin 1910, von Dernburg avait été entraîné par la chute du chancelier von Bulow, et son successeur, von Lindequist, démissionna en protestation contre la signature du traité franco-allemand du 4 novembre qu'il jugeait trop défavorable pour le Reich.

Jean-Marie Le Pen au dîner

La première « soirée courtoise des amis du Libre Journal » a connu un succès très chaleureux malgré une absence totale de publicité, sinon par bouche à oreille.

Notre discrétion s'explique par deux raisons : d'une part, le restaurant « La Question » qui nous accueillait ne pouvait pas recevoir plus de cent personnes (nous étions cent dix...) ; d'autre part, nous ne voulions pas porter ombrage aux autres manifestations prévues la même semaine, comme le dîner de « Radio Courtoisie » ou la « Journée de Renaissance » de notre ami Michel de Rostolan.

Cette politique de bon voisinage porta d'ailleurs ses fruits puisque les trois manifestations furent autant de réussites, même si la Journée de Renaissance fut, hélas, attristée par l'annonce du décès, le jour même, du général de Rostolan, père de Michel.

Quant à la soirée de « Radio Courtoisie », elle offrit aux participants un véritable trésor exhumé par Jean Ferré des coffres de Jean Darnel : des enregistrements de poèmes inédits de Pierre Fresnay que



« Nous sommes entrés en résistance, le jour de la libération viendra »

les dîneurs purent entendre en avant-première.

Au « Libre Journal » revient la palme de l'œcuménisme courtois. Sous les voûtes médiévales de « La Question », à l'ombre de Notre-Dame, se sont ainsi rencontrés Monseigneur Pierre

Sagna, évêque de Saint-Louis du Sénégal, Monsieur l'abbé Chanut, Monsieur l'abbé Laguérie, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et le Père Michel Jodin de l'Eglise orthodoxe de France.

L'ordre temporel était

représenté par Jean-Marie Le Pen, président du Front national, par Daniel Hamiche, représentant la famille Légitimiste, par Anne Bernet, vivante incarnation de l'Action française, par Pierre Sidos, président de l'Œuvre française et par Jean-Pierre Cohen, vice-président du Cercle d'amitié française juive et chrétienne.

Quant aux Arts et Lettres, ils étaient présents à tant de titres que l'on recule devant la tâche de citer tout le monde par crainte d'en oublier un seul. C'est Jean-Marie Le Pen qui, très en verve après une joute en chansons avec le Chœur Montjoie, prononça le toast final. En voici l'essentiel :

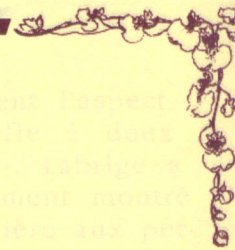
Je me réjouis de me trouver ce soir dans une assemblée qui, à quelques dièses près, me rappelle la Corpo de Droit il y a quelques décennies.

La Légende, la Chronique et l'Histoire rapportent qu'au moment des grandes persécutions c'est dans les Catacombes que se réfugièrent les résistants chrétiens.

Eh bien, et cela ne m'étonne pas de la part de l'homme d'esprit qui gouverne « Le Libre Journal », le choix de



des amis du Libre Journal



cette cave profonde et superbe est particulièrement symbolique.

Car on ne saurait nier que nous vivons les temps de la persécution et qu'il est plus que jamais nécessaire de nous retrouver ensemble au coude à coude et cœur à cœur justement pour défendre notre foi et nos idées.

Notre ami Serge a réuni ce soir le plus rare et le plus précieux parmi les hommes : la chaleur de l'amitié. Il a rassemblé ici des amis de différentes chapelles, puis-je dire, mais qui, toutes, ont pour lui de l'estime, de l'amitié et de l'affection.

Il a, avec ses amis et collaborateurs, créé un journal qui ne fait pas concurrence aux autres mais qui est une autre manière de voir les choses ; une manière qui mérite que l'on ajoute cette dépense à son budget (déjà superbe) consacré à la Presse nationale, surtout riche de titres. Car, comme le disait le grand maître Charles Maurras, « En politique le désespoir est une sottise absolue ». C'est pourquoi nous n'avons jamais désespéré.

D'abord parce qu'il est une autre voie que la voie humaine et que tout ce qui est perdu ici compte double ou triple de l'autre côté. Mais surtout parce que, outre cette espérance qui nous

encourage et nous soutient, nous sommes résolus à gagner ici aussi.

Notre combat se déroule sur deux plans :

Le plan de la Nation, où, pratiquement sans forces et sans moyens d'action puisque boutés hors de toutes les assemblées, nous nous trouvons réduits à protester au nom des millions de gens qui pensent comme nous.

Et le plan de la politique. Là, plus les événements sont graves, plus les choses vont mal et plus les Français ouvrent les yeux sur l'Etablissement politique et d'abord sur M. Balladur dont l'étoile pâlit. Il a mangé son pain blanc le premier et, malgré ses gesticulations giscardiennes dans les rues, dans le métro (il ne lui manque plus que le pull-over, l'accordéon et les poignées de main aux pensionnaires de la Santé), il a cassé, comme on dit dans ce langage boursier qu'il affectionne, la barre des 50 %.

Maintenant commence le chemin de croix à l'envers. L'Un montait, l'autre descend.

En ville, ses amis sussurent que ce serait pour les alentours de février ; qu'on lui règlera son compte et qu'il devra passer la main pour beaucoup de raisons.

A commencer par l'ombre portée sur celui pour qui il était censé se

battre. Pendant ce temps, bien que bâillonnés, bien qu'étouffés, bien que privés de moyens de communication, nous voyons, je le pense vraiment, les événements travailler pour notre cause.

Ne nous faisons pas d'illusions : quand nous serons appelés aux responsabilités, c'est que tout ira vraiment très mal et qu'il n'y aura plus personne à bord pour tenir la barre.

Nous connaissons d'ailleurs le scénario ; les plus anciens d'entre nous l'ont vu jouer en 1940, quand le Gouvernement franc-maçon se rendit en corps constitué à Notre-Dame pour demander à sainte Geneviève de sauver la France.

C'était un peu tard.

Eh bien, je crois que ces temps-là vont revenir ; je crois qu'ils sont même plus proches que nous ne le croyons et que nous devons nous préparer à assumer nos responsabilités.

Pour cela, il faut agrandir notre audience par tous les moyens à notre portée. Et je crois que la méthode que nous utilisons, même si elle paraît un peu mince, est la bonne.

Quand, dans un grand désordre, il n'y a pas de moyens d'action organisés et puissants, chacun doit faire pour le mieux dans sa sphère d'influ-

ence. C'est ainsi que, dans l'Italie vénitienne ou dans la Hanse de la Baltique, se sont constituées, petit à petit, des zones de liberté, de prospérité et de sécurité.

Il en va de même dans le domaine de la presse, qui nous intéresse tous et dont je sais combien il a coûté de sacrifices à nombre d'entre nous.

Rien n'est perdu. Nous avons atteint des étiages si bas qu'on ne peut qu'espérer la remontée.

Cette résurrection saluera le courage et le dévouement de ceux qui s'y sont consacrés.

Nous sommes entrés en résistance. Le jour viendra de la Libération.

Tous
les mercredis
de 18 à 21 h
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur

Radio Courtoisie :

le Libre Journal
de Serge de Beketch
Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

Radio-Courtoisie
La radio libre du pays
réel et de la
francophonie
61 bd Murat 75016
Paris
(46 51 00 85)



Les Provinciales

par Anne Bernet



Courteline ou les scènes de la vie bourgeoise

Il est assez rare que la vie d'un écrivain soit sans caractéristique, sans aspérité, sans rien qui vienne retenir l'attention. Si l'on excepte une réputation de farceur assez bien établie, et qui

réjouissait fort ses relations, Georges Moinaux, de sa naissance, à Tours, en 1858, à sa mort, à Paris, en 1929, n'aura donné dans aucune des extravagances, dans aucun des vices que le public croit

obligatoirement attachés à la profession d'homme de lettres.

Il était issu d'une honnête famille de la petite bourgeoisie tourangelle typique de cette fin de siècle qui passait, insensi-

blement, de l'atelier d'ébéniste du grand-père à la fonction publique. Le jeune Moinaux fut élevé à Montmartre, courut les rues avec les autres gamins de son âge, apprit à connaître Paris comme le fond de sa poche et s'imbiba des manières d'être des Parisiens. L'enfant avait un joli don d'observation, et un sens aigu de la satire et de la caricature. Aucune de ces qualités ne débouchant sur un emploi stable, Georges, à vingt ans, se rabattit sur une place d'employé au ministère des Cultes... Il devait y mener quelques années la vie du rond-de-cuir, qu'il prendrait très vite en une sacro-sainte horreur.

Le seul avantage de cet emploi était de laisser à son titulaire un peu de loisir. Qu'il mit à profit pour écrire, sous le pseudonyme de Georges Courteline.

Parfois, la littérature sauve ses disciples de la misère et de la mendicité. Les premiers ouvrages de Courteline, « Les Gaietés de l'escadron », paru en 1886, puis « Le Train de 8 heures 47 », paru en 1888, obtinrent de francs succès. L'abbé Bethléem, censeur farouche, ne vit dans ces œuvrettes, directement inspirées du service militaire, sinistre, à Bar-le-Duc, de l'infortuné Moinaux, que « grossièreté de piou-piou sans retenue »... C'est s'indigner pour peu de choses.

Quoi qu'il en soit, Courteline collectionnait les réussites, et parvenait, consécration suprême, à se faire jouer sur les scènes



parisiennes. Il possédait, il est vrai, une qualité rare dans le métier : il restait modeste et ne se prenait pas au sérieux. Une fois pour toutes, et il y dérogea peu, il affirma : « Un acte, un seul acte, voilà ma mesure au théâtre ».

Saynètes, fabliaux, bien davantage que pièces de boulevard, ses intrigues font mouche par leur brièveté même, et par la fulgurance hilarante de dialogues où l'absurdité absolue dissimule souvent des délicatesses d'âme et d'analyse que n'eût pas répudiées Molière. Le comique, pour les spectateurs de Courteline, a trop souvent caché la finesse et la tendresse.

Libre d'épingler ses contemporains

En 1893, ses arrières financiers étaient suffisants pour lui permettre de quitter son ministère et sa première profession, qu'il ne tardait pas d'ailleurs à immortaliser dans son roman, « Messieurs les ronds-de-cuir ». Désormais, Courteline était entièrement libre d'écrire et d'épingler les façons de ses contemporains.

Quelques catégories particulières émergent de l'œuvre : l'employé, le fonctionnaire, les justiciables, confrontés à toutes les professions de justice, sans oublier les personnages de La Bruyère, tel M. des Rillettes, le pique-assiette.

Veut-on autant de clichés du Paris de 1900 saisis au vol ? Dès l'ouverture de « Boubouroche » vous est fournie une description complète d'un café d'habitues, avec ses tables de marbre, Amédée le garçon,

et ses éternels joueurs de cartes-buveurs de bière. On peut la compléter grâce à « Un client sérieux ».

Lagoupille vient chaque jour « Au pied qui remue », modeste établissement qu'il s'applique à ruiner avec conscience. En effet, Lagoupille, pour le prix d'une tasse de café, s'empare de tous les journaux, du jeu de cartes, du jacquet, de l'annuaire, privant les autres clients de toutes les commodités, même les dominos dont le bruit d'os remués l'horripile... Tant et si bien que ces braves gens vont voir ailleurs et qu'Alfred, le propriétaire, en perd la tête.

Préfère-t-on des flaggrants-délits saisis sur le vif ?

Mapipe, le dimanche des Rameaux, devant Notre-Dame-de-Lorette, a vendu du cresson en lieu et place de buis. C'est bien en vain qu'il veut convaincre la magistrature qu'il s'agissait de « cresson bénit » qui n'est plus de la salade.

« Le commissaire est bon enfant », certes, mais voilà ce qu'il ne veut plus voir sur son bureau en arrivant le matin :

« Plainte d'une servante contre son maître qui aurait tenté d'abuser d'elle. » Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? ! Pas de suite à donner ! Enlevez ! Et ça ? « Plainte d'un particulier contre un cocher de fiacre qui l'aurait traité de pourriture. » Je m'en bats l'œil ! Est-ce que ça vous regarde ? ! Enlevez ! Bon ! Voilà un concierge qui a l'oreille paresseuse et un locataire qui se plaint d'être resté deux heures à sa porte, sous la pluie... Qu'il s'en prenne au propriétaire ! Espère-t-il que j'irai lui tirer le cordon ? !

Enlevez ! Et cette cuisinière qui réclame huit jours de gages ! Affaire de justice de paix ! Enlevez encore ! »

Des figures typiques de Paris

Autant de figures typiques de Paris, comme Luc, dans « Le droit aux étrennes ».

« Je suis Luc, cocher de l'Urbaine ! / C'est moi qui l'autre jour eus cette bonne aubaine / De vous catastropher dans une flaque d'eau / En doublant le tournant du cirque Fernando. » Exploit pour lequel le bonhomme vient réclamer de l'argent, sous prétexte qu'il n'a pas complètement écrasé le malheureux Landhouille.

Passons à la justice sous toutes ses formes.

Substitut, M. de Saint-Paul-Mépié vient d'être révoqué de ses fonctions parce qu'une lointaine parente vient d'inscrire son fils chez les Pères. La place est toute chaude sur laquelle se rue l'ineffable Maître Barbemolle, franc-maçon et pourtant avocat sans cause. Ce qui le met dans le cas de plaider, en une seule audience, comme défenseur, au début, et de requérir, à la fin, contre son propre client ! Voilà le gendarme Labourbourax, qui est sans pitié, et verbalise à tort et à raison. Dans ce délire légal, les justiciables font figures de victimes. Tel Labrige qui comparaît pour avoir contrevenu à l'article 330, visant les attentats à la pudeur. Labrige, selon le constat d'huissier, a exhibé devant 13 687 personnes « une sorte de sphère imparfaite, fendue dans le sens de la hauteur, offrant assez

exactement l'aspect d'un trèfle à deux feuilles ». Labrige a effectivement montré son derrière aux personnes qui empruntaient le trottoir roulant de l'exposition universelle. Or, son logement est situé « cinq mètres au-dessus du niveau de la rue, en face d'un terrain non construit, et il échappe au regard des passants. » « Il faut donc que les mécontents qui se plaignent d'avoir vu mon derrière aient accompli des prodiges et payé dix sous pour le voir. Et alors, de quoi se plaignent-ils, puisque je le leur ai montré ? »

Le citoyen français est quotidiennement victime des lois

Labrige sera évidemment condamné, nonobstant les troubles de jouissance à lui causés dans l'occupation de son appartement...

Si le citoyen français est quotidiennement victime des lois votées par les députés qu'il a fait élire, il l'est aussi de la femme « qui ne voit jamais ce que l'on fait pour elle, mais toujours ce que l'on ne fait pas... » Ainsi Boubouroche, prévenu par une bonne âme qu'Adèle, sa maîtresse, le trompe, mais qui s'aveugle avec toute la puissance de l'amour et d'un brave cœur. Ainsi Edouard Trielle, feuilletoniste, marié à une harpie, et qui finit, désarmé, par lui passer sa dernière bêtise : l'achat d'une lanterne en fer forgé avec des verres de couleur... Car, laids, naïfs, maladroits, un peu lâches, mufles ou cornards, les personnages de Courteline sont d'abord humains.

Le XVII^e siècle fut éblouissant. L'« Anthologie de la littérature française » le rappelle. A une époque où les professeurs de français trouvent bon de lire le journal en classe en ignorant superbement ces richesses, nous le rappellerons en écho. Cette littérature nous a donné des conseils en amour. Mademoiselle de Scudéry, avec sa « Carte du Tendre », apprenait les trois causes différentes de la tendresse : la grande estime, la reconnaissance ou l'inclination. Elle disait la joie d'arriver au village de Nouvelle Amitié en passant par ceux de Petits Soins, Assiduité et Grands Services. Cela avait tout de même plus de classe que les programmes d'initiation sexuelle, l'apprentissage du préservatif et la recherche de la contraception. Racine, lui, chantait la séparation des amants, et la plainte de Bérénice embellit sa souffrance et celle de tous les séparés. Molière ne se laissait pas impressionner comme notre siècle par les Trissotin, leurs billesesées et leur timbre fêlé. Les discours de Bossuet sont des coups de poing sur la table contre les riches qui oublient les pauvres, contre les ambitieux dévorés par leur passion : « Parce qu'il s'est élevé jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattraï d'un grand coup et le porterai par terre ; il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine. » La mort nous guette, les choses humaines sont inconstantes, nous dit-il à propos de la mort, à vingt-six ans, d'Henriette d'Angleterre. « Madame... a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelles grâces ! Vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ». Corneille enseignait la grande politique, celle qui compose avec les ennemis, celle qui pardonne parce qu'elle reconnaît la grandeur d'âme de l'adversaire et, quand Auguste, dans « Cinna », s'écrit : « Je suis maître de moi comme de l'univers... Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie. » L'on ne peut s'empêcher de penser à d'autres qui ne furent jamais maîtres d'eux-mêmes ! A treize ou quatorze ans nous ne comprenions pas tout cela, nous ne faisons pas l'amour à cet âge ni de politique, nous apprenions, c'est tout. A lire, à écrire, à cent fois sur le métier remettre notre ouvrage. Mais l'esprit de ces textes était semé en nous et, bien plus tard, leur musique résonne à nos oreilles. Anthologie de la littérature française, le XVII^e siècle, Le Livre de Poche.

par Anne Bernet Frédéric Lefèvre : Samson, fils de Samson

Quel écrivain à succès peut se vanter d'échapper au purgatoire littéraire ? Pratiquement aucun.

Rédacteur en chef des « Nouvelles littéraires », critique redouté de l'édition parisienne, Frédéric Lefèvre mourut en 1949, laissant une œuvre importante et diverse, qui a sombré aujourd'hui dans un oubli quasi général. Mais la personnalité de Lefèvre ne manquait pas d'intérêt et les jugements qu'il porta sur la littérature du XX^e siècle et dont nous reste le témoignage de sa série « Une heure avec... », n'ont rien perdu de leur valeur et de leur intelligence. Avec un flair remarquable, Lefèvre rencontra et célébra tous les grands talents de son époque. Il était fatal qu'un jour ou l'autre quelqu'un tirât cette gloire oubliée de son tombeau.

**Cet enfant
du département
qui se fit un nom
dans la capitale**

C'est chose faite grâce à la passion et à l'entêtement d'une journaliste du « Courrier de la Mayenne », Nicole Villeroix. De l'instant où elle découvrit cet enfant du département qui se fit un nom dans la capi-

tale, Nicole Villeroix se passionna pour sa vie, son parcours et son œuvre. Travaillant à sa biographie, elle milite d'abord pour la réédition de ses livres. Elle vient d'obtenir un premier succès : « Samson, fils de Samson » est à nouveau disponible en librairie.

C'est un livre étrange et fascinant, semi-confession autobiographique, semi-roman. Il est d'ailleurs aisé, et la préface de Nicole Villeroix y aide, de distinguer nettement la cassure entre l'expérience personnelle de l'auteur et le fruit de son imagination.

**Un aïeul qui
avait longtemps
et bien chouanné**

Frédéric Lefèvre, qui s'appelait alors Narcisse Almiro Marie, vint au monde en 1889 au village d'Izé, perdu au cœur de ce bocage mainiau fait de sauvagerie et de beauté. Il naissait dans une famille à part. D'un aïeul qui avait longtemps et bien chouanné, ils avaient hérité le sobriquet de Samson. D'une lignée d'ancêtres, la même au demeurant, qui se perdait dans la nuit des temps, les Lefèvre-Samson héritaient un patrimoine plus obscur et plus impressionnant aux yeux de leurs voisins : « les

pouvoirs ». Ils étaient sorciers, praticiens de la magie blanche, guérisseurs des corps et des âmes, des hommes et des animaux, ancestralement et totalement voués au soulagement de leur prochain. A la fois possesseurs d'un savoir médical très ancien et de dons paranormaux. Aujourd'hui encore, il en reste de cette espèce en Mayenne et ailleurs, que certains professeurs de médecine ne dédaignent pas, quelquefois, d'appeler...

Narcisse Lefèvre n'aura jamais les pouvoirs. Il sera orphelin à cinq ans. Connaîtra une enfance de parent pauvre recueilli par charité, se heurtera aux préjugés d'une poignée d'imbéciles. Ce qui, chez lui, était intelligence, fierté, courage, liberté de cœur et d'esprit, force et anti-conformisme, paraîtra à une tante bigote et à un curé obtus — cela peut exister, malheureusement... — dangereuses tendances à renouer avec le « paganisme » des Samson.

**Il se découvrira
à son tour sorcier
bienfaisant**

Adolescent, Frédéric ruera dans les brancards, refusera de se faire prêtre sans avoir la voca-

tion, mangera de la vache enragée, avant d'entamer sa brillante carrière dans le journalisme et l'écriture.

Le fils Samson du roman prendra une autre voie. Ayant hérité d'un oncle riche, il rentrera la tête haute à Izé, et se découvrira, à son tour, sorcier bienfaisant. Peut-être Narcisse-Frédéric enviait-il, depuis son bureau parisien,

le sort de son jumeau de papier ?... Le roman de Lefèvre, le seul qu'il situera dans le Bas-Maine, n'est qu'un cri d'amour et de fierté. Fierté d'être l'enfant d'une pareille race droite et libre. Amour de ce pays mayennais qui ne se livre jamais au touriste pressé, qui ne se révèle qu'à ceux qui le méritent et le cherchent. Pourquoi ne pas le

dire ? A sa manière, ce « Samson, fils de Samson », fils de chouans, est des nôtres. Tous ceux qui refusent de ramper et de subir se reconnaîtront en lui.

*Editions Siloë, 22 rue du
Jeu de Paume,
53000 Laval, ou 17 rue de
Verdun, 44000 Nantes.
260 pages, 120 F.*

« LE ROND DES SORCIERS » Claude Seignolle

Tiré du lit pour soigner une mourante, un jeune médecin breton est témoin d'une lugubre apparition qui permettra d'élucider un crime vieux de vingt ans.

Par crainte de la carriole de l'Ankou, un jeune homme défenestre sa fiancée en croyant l'arracher à la Mort.

Un châtelain normand est possédé par la jeune femme peinte sur un portrait qu'il vient d'acquérir.

Un village superstitieux assassine un mendiant pris pour un fantôme... Et des sorciers trament leurs diableries.

Ce recueil de nouvelles de Seignolle a pour cadre la Bretagne, la Sologne, le Perche, le Pays de Caux. Derrière des descriptions lyriques de véritables amoureux du terroir, il y a l'horreur à l'état brut, la méchanceté, la bêtise, l'avarice, la cupidité et le besoin de tuer, ou de faire du mal.. Seignolle joue en maître des terreurs ancestrales, pour mieux démontrer que le Diable se cache, non dans les sorts et les livres de sorcellerie, mais dans la mauvaiseté du cœur humain. C'est beau, c'est cruel, et plus effrayant que « Jurassic Park »...

Phébus, 254 pages, 128 F.

« LA ROUTE OBSCURE » Serge Brussolo
Orpheline, pauvre, sans travail, menacée de tomber aux mains de proxénètes forains, Marie ne sait plus à quel saint se vouer. Naïve et superstitieuse, elle met ses dernières économies dans un abonnement à

« SOS Horoscope ». En échange d'une empreinte de sa main, et de son argent, les astrologues et chiromanciens éclaireront son triste avenir.

Ce que Marie ignore, c'est la découverte, dans une consigne de gare parisienne, d'une valise macabre : remplie de mains coupées... A des jeunes femmes qui croyaient aux

étoiles... Le lecteur comprend plus vite que l'héroïne dans quel cauchemar elle s'est jetée, et se demande jusqu'au bout comment cette paumée pas très maligne mais pitoyable va échapper au désastre.

Un « polar » fantastique, très noir, et passablement angoissant.

Denoël, 270 pages, 85 F.

« FRONT DE L'EST » Philippe Randa

En 1941, François Delamare et René Taraz quittent les Chantiers de Jeunesse pour la LVF ; leur dessein — qu'on peut critiquer ! — est de gagner Londres via la Russie...

Toutefois, par le jeu des circonstances le projet des deux Gaullistes putatifs ne se réalisera point : bon gré, mal gré, à la vérité de plus en plus de bon gré, ils combattront l'Armée rouge jusqu'en 1943, revêtus de l'uniforme feldgrau, et connaîtront au Pays des Ivans, outre la rude camaraderie soldate, le fol amour avec la mort. Une inoubliable épopée, dans la grande tradition du Roman de Guerre.

Vent du Nord, 100 F.

« CINÉMA » Sacha Guitry

Guitry, lors de ses débuts cinématographiques, disait : « Je suis dans l'état d'un enfant à qui on vient de mettre entre les mains un merveilleux joujou ». Près de soixante ans plus tard, on ne peut que constater qu'il a utilisé ce jouet à merveille, et le recueil des dialogues de ses seize films écrits directement pour l'écran est un ravissement. De « La Poison » à « Si Versailles m'était conté », l'intelligence pétille à chaque ligne et la lecture de la moindre réplique restituée à nos mémoires la voix du maître. Jonglant avec les mots comme d'autres avec des balles, Sacha Guitry représente plus que jamais l'Esprit français.

Presses de la Cité-Omnibus, 145 F.

Rendez à ces Arts

Les Œufs de Fabergé

La coquille, d'émail blanc, est doublée d'or. Elle s'ouvre en deux et abrite une jeune poule en or de diverses couleurs et aux yeux de rubis, qui couve sur un panier garni de paille en or. C'est le premier œuf impérial, haut de 6,7 cm ! C'est dire la merveille d'orfèvrerie que Fabergé a réalisée en 1885. Et qu'Alexandre III offrit à la tsarine. En cadeau de Pâques.

Fabergé devint aussitôt fournisseur impérial. Son succès sera immense dans toute l'Europe. Et ce sont 350 de ses chefs-d'œuvres que présente le Musée des Arts décoratifs — dont les trésors du Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, jamais présentés.

Un ensemble étourdissant de finesse, d'inventions, de couleurs, de matières précieuses, de raffinement, de poésie et même de drôlerie parfois. Pour ces œufs célèbres, mais aussi pour toutes sortes d'objets aussi inutiles que ravissants : cadres, flacons, bonbonnières, sonnettes, pommeaux d'ombrelle, écritaires... que l'on s'offrait en chaque occasion en cette fin XIXe, si l'on pouvait... Fabergé, officiellement orfèvre des Tsars, fut aussi le tsar des orfèvres.

107 rue de Rivoli, 75001 Paris ; tous les jours de 12h30 à 18h, dimanche de 12h à 18h ; fermé le mardi ; jusqu'au 2 janvier.

NATHALIE MANCEAUX



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

QUAND TELE 7 JOURS INSULTE SES LECTEURS

Vous n'êtes pas client d'ARTE ? Les films sociaux péruviens vous laissent de marbre ? Les tables rondes germano-byzantines, de glace ? les reportages sur la peinture contemporaine, de bois ? Vous ne voyez pas la nécessité de faire financer par le bon peuple les mignardises d'une minorité de petits marquis rosâtres ?

Eh bien, sachez-le, vous êtes, au choix, des conventionnels régicides comme ceux qui votèrent la mort de Marie-Antoinette ou des violeurs, tortionnaires et assassins d'enfants qui emplissent les pages de faits divers de nos quotidiens. C'est ce que Paul Giannoli, directeur de "Télé 7 jours", n'envoie pas dire à ses lecteurs.

"Télé 7 jours" est le plus fort tirage des hebdomadaires télé. Trois millions de lecteurs, c'est plus qu'ARTE n'a jamais compté de téléspectateurs et il est probable qu'en majorité les lecteurs de "Télé 7 jours" préféreraient que leur redevance ne soit pas dilapidée dans des élucubrations qu'ils ne regarderont jamais. Ils sauront, dorénavant, grâce à son dernier édit, qu'à cause de cela Paul Giannoli, qui, lui, est un intellectuel et qui aime ARTE, les tient pour des imbéciles. Trois millions d'imbéciles, mais c'est presque un lobby, ça !

JEUDI 18 NOVEMBRE ARTE

Soirée à thème

Sujets : Potsdam, l'Arcadie prussienne, une galerie de peinture, le "roi-sergent", les femmes de Potsdam et la tolérance en Prusse. Plus, bien sûr, "En résistance à Hitler". Les lecteurs de "Télé 7 jours" vont se ruer.

VENDREDI 19 NOVEMBRE

F3 20H50

"Thalassa"

L'histoire du Père Flavio, prêtre italien qui, pour arracher les Colombiens à la misère, a créé un chantier naval dans un port du pays. Magnifique preuve de détermination soutenue par la Providence. Mais le principal sujet de fierté du Père, c'est que "A la cantine gratuite de Buenaventura, sous le portrait de l'Abbé Pierre, seuls les sets de table parlent de l'Evangile". C'est encore trop, non ?

SAMEDI 20 NOVEMBRE

F3 17H40

"La montagne"

Un magazine dans la lignée des "Thalassa" et des "Faut pas rêver". Réussite absolue. Ce soir, un ahurissant documentaire sur le train du Yu-Nan qui va transporter les ferroviathes au septième ciel.

DIMANCHE 21 NOVEMBRE

F2 12H00

"L'heure de vérité"

Quelle vérité ? Avec Carignon, on peut poser la question. S'agit-il de celui qui appelait à voter Front national à

Dreux en 83 ou de celui qui appelait en 90 à voter socialiste contre un candidat FN à Villeurbanne ? S'agit-il du militant de la LICRA ou du fondateur de "Grenoble Mensuel", magazine à forts relents antisémites ?

S'agit-il du dénonciateur de la corruption politique (avec Noir, Léotard et Mouillot...) ou du personnage central d'une série d'affaires nauséabondes qui font puer la Place Grenette comme un égout niçois ? S'agit-il du garçon coiffeur ou du ministre ? Il s'agit des deux. Son nom l'indique : Carignon est comme une cloche : selon la nécessité il sonne le glas ou les épousailles.

LUNDI 22 NOVEMBRE

TF1 20H45

"Stars 90"

On me pardonnera de me citer mais voilà trois ans au moins j'avais pronostiqué le succès de Bigard. Il paraissait évident que ce grand gaillard puissant et paillard, bourré d'énergie et de gentillesse et pratiquant à la perfection une sorte d'humour à la fois hyperréaliste et fantastique, allait réussir. Eh bien, c'est fait. Bigard est arrivé. Hélas, à quel prix, et dans quel état !

MARDI 23 NOVEMBRE

F3 20H50

"Gala de la presse"

Des journalistes de télévision présentent des numéros de cirque mis au point par d'autres et qu'ils se contentent de singer. Autrement dit, ils conti-

nent de faire à la ville ce qu'ils font tous les jours à l'écran.

MERCREDI 24 NOVEMBRE

M6 20H45

"Pas une seconde à perdre"

Un petit téléfilm sans prétention mais très amusant, avec Michel Leeb. Voilà un garçon au physique magnifique, à la fois intelligent, cultivé, drôle, élégant, fin comme l'ambre, doté d'un visage extraordinairement mobile, excellent musicien à la voix magnifique (il faut l'entendre chanter le jazz !) et, en plus, bourré d'humour. Et quelle carrière fait-il ?

Quelques rôles rigolos, quelques music-halls, quelques pièces de boulevard, quand d'autres, qui n'ont pas le dixième de ses dons, se pavanent en haut de l'affiche. Insondable mystère du chobize français.

JEUDI 25 NOVEMBRE

F2 15H50

"Qu'est devenue Minou Drouet ?"

Depuis l'âge de cinq ans j'abomine cette emmerdeuse sucrée dont des grand-tantes éperdues de poésie à trois sous me citaient en exemple les bredouillis rimailleurs. Aujourd'hui, vengeance ! Comme moi, Minou Drouet a vieilli. Pas plus que moi elle ne s'est fait un nom dans la littérature. Mais moi, au moins, je ne passe pas dans l'émission de Pascal Sevran.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Une Cloche en or » Comédie de Sim.

Sortant de son personnage un peu usé de vieille femme, Sim s'est écrit un rôle sur mesure. Il se joue et se met en scène également... Comme Molière ! Mais ce n'est pas vraiment Molière... Toutefois, l'amuseur a signé une pièce alerte, ponctuée de dialogues vifs, qui expose une idée en or, car, hélas, en situation avec notre temps.

Sim nous raconte les tribulations d'un PDG ruiné et cocu, rejeté de tous. Dans ce rôle d'actualité, il sait être drôle, tendre, habile. Rien ne cloche dans cette histoire bien ficelée. Si vous aimez le théâtre de boulevard, cette « cloche » est digne d'un don : celui d'une soirée. Henri Guybet, Florence Brunold et Hubert Degex complètent avec bonheur la distribution.

Après ce moment doux amer, nous vous suggérons d'aller vous « taper la cloche » à « *La Cloche d'or* », 3 rue Mansart. Dans cette



fausse auberge normande, revisitée par le Hollywood des années cinquante, vous aurez le plaisir de redécouvrir une cuisine bourgeoise pour moins de deux cents francs et ce, jusqu'à cinq heures du matin. Vous serez reçu par Georges... Vous l'avez aperçu soit en gardien de prison, en flic ou en voyou. Rassurez-vous, c'est l'homme le plus gentil du monde... et il est de nos amis !

Théâtre des Nouveautés
(47 70 52 76)

« *La Cloche d'or* » (48 74 48 88)

« El Mariachi » de Robert Rodriguez

Dans une ville frontière du Mexique débarquent deux hommes qui ne se connaissent pas. L'un est un Mariachi qui transporte sa guitare dans un étui noir, l'autre un tueur qui se déplace avec son « matériel professionnel » dans une boîte semblable. Des centaines de scénarios ont été bâtis sur l'échange de valises entraînant moult quiproquos. Cette comédie américaine parodique de quatre-vingts minutes, réalisée par un garçon de vingt-quatre ans, ne retient l'attention qu'en raison de la modicité des moyens compensée par quelques inventions intéressantes, sans toutefois sortir du travail d'amateur genre souvenirs de vacances « comescopés ». La débile Amérique se pâme car elle réalise que l'on peut monter un film pour une poignée de dollars... Modestic Park ! Visible en famille car drôle et pas bien méchant. Unaniment salué comme le chef-d'œuvre absolu ! On se calme...

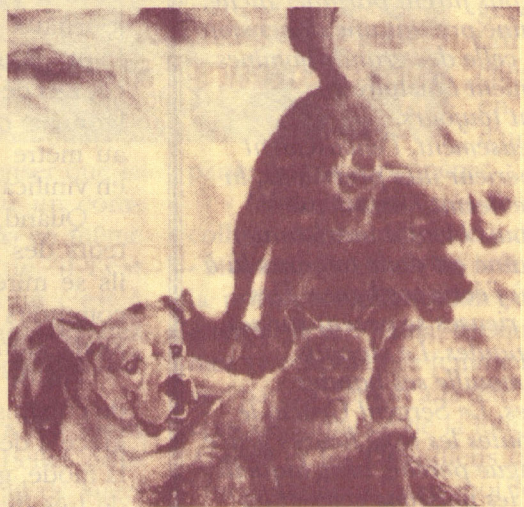
« L'Incroyable Voyage » de Duwayne Dunham

Après les affreux dinosaures imposés en fanfare à notre « admiration », les Américains, comme pour se faire pardonner, nous ont envoyé une réelle merveille.

Cette réédition (remake, comme on dit chez l'oncle Sam) de *L'Incroyable Randonnée* des studios Walt Disney passe un peu inaperçue et pourtant, petit ou grand, on ne résiste pas à ces 85 minutes de fraîcheur, d'intelligence et de beaux sentiments.

Afin de rejoindre leurs maîtres (des enfants), deux chiens et une chatte se lancent dans un périlleux voyage parsemé de toutes les difficultés imaginables.

Le vieux chien est un sage, le jeune est fantasque et la chatte est coquette. Ces animaux parlent et c'est l'une des rares fois où l'on vous conseillera d'aller voir un film doublé. Ce sont, en effet, Jean Reno (le vieux chien), Christian Clavier (le jeune) et Valérie Lemercier (la chatte) qui prêtent leur voix au trio.



C'est drôle, tendre et sage.

Précisons que la très pointilleuse ligue de protection des animaux américaine a salué le travail de doux dressage qui a amené ces trois bêtes à montrer un talent supérieur à celui de bien des cabots.

A voir et à recommander.

Sous mon béret Chose des cours

Il est grand temps de célébrer les fleuves. Les plus beaux sont l'Adour, la Bidassoa, l'Untxin et la Nivelle. Le premier est navigable de Bazet à Aurensan. Sur des radeaux de planches moisies amarrées à des bidons d'huile Hafa et à de grosses chambres à air, noires comme l'ébène. Comme son nom l'indique, le deuxième est de sexe féminin. Aussi est-il charmeur au point de rester magnifique le soir, quand il descend les poubelles. L'Untxin a l'embouchure surtout à marée haute. L'été, des créatures superbes y plongent. La plupart remontent à la surface pour prononcer des mots historiques (« elle est bonne ») et s'allonger sur des matelas pneumatiques pour traverser l'Atlantique. La Nivelle a pris sa grandeur samedi dernier lorsque le Capitaine Thon nous convoqua pour une pêche au merlu et la démonstration d'un procédé moderne pour aller au bateau sans prendre la plate en plastique. Fier, la mine épanouie, il sortit de la Juva IV une paire d'échasses achetée la veille à Pouillon chez un vague parent. « Les bergers traversaient les marais, je serai leur successeur » affirme-t-il en enjambant le haut quai. Les premiers pas furent parfaits. Juché, le Capitaine prenait une dimension nouvelle, celle des grands hommes qui marquent l'histoire en trahissant toujours. Malheureusement, l'envasement étant supérieur aux prévisions, la démarche devint hasardeuse d'abord puis bientôt inexistante. Le Capitaine est donc toujours là à l'heure où j'écris ces lignes. Des mouettes rieuses se posent sur ses lourdes épaules. Le clapotis sournois mouille ses bandes molletières. Le Sergent Gracia le nourrit toutes les trois heures grâce à une longue perche, avec laquelle il éloigne les poissons-scies et les curieux. Tout à l'heure, médusé, il a vu passer le radeau. Avec Fistoulet de Lourdes, la faiseuse d'anges, le marchand de Ricard et le ministre Bayrou.

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

La grande marée du Beaujolais

C'est parti ! Les vannes sont ouvertes et le beaujolais nouveau submerge les comptoirs de Paris, des métropoles régionales et des capitales étrangères, de Londres à Tokyo et de Stockholm à Madrid...

En tout cas, les 500 000 hectolitres venus du fief de Beaujeu, en vente légale à partir du 3e jeudi de novembre chaque année, vont se disséminer dans les verres des amateurs. C'est une sorte de frénésie rituelle qui pendant quelques jours secoue les débits de boisson. Cet engouement est le résultat d'une histoire presque récente.

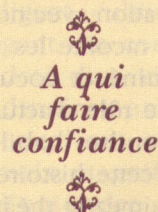
Découvert par les journalistes

Durant l'occupation nazie de 1940 à 1944, la quasi-totalité des journaux parisiens se replièrent à Lyon. Avec leurs journalistes. Et ceux-ci découvrirent les « bouchons » lyonnais où se vendait — en pot et au mètre — le premier vin obtenu en vinification courte.

Quand, à la Libération, les rédacteurs des gazettes revinrent à Paris, ils se mirent à fréquenter les petits comptoirs où se débitaient les beaujolais, alors très peu connus.

Vin de jeu de boule à Lyon, vin de copains, le beaujolais est devenu, grâce à des confrères, une boisson à la mode, grâce aussi, il faut le dire, à de très dynamiques vigneron groupés dans l'« Union interprofessionnelle des vins de beaujolais », grâce aux efforts de qualité des vinificateurs et de leur infatigable et imaginaire ambassadeur à Paris, l'ami Jean Tissier...

Le vignoble : 21 000 hectares répartis sur 55 kilomètres de long et 12 à 15 de large ; une production d'environ un million et demi d'hectolitres. Le « nouveau » n'est produit qu'en beaujolais générique ou en beaujolais-villages à hauteur de près de 500 000 hectolitres.



**A qui
faire
confiance**

Bien sûr, la qualité du primeur est inégale, car le vin est un produit vivant, soumis à l'ensoleillement, à la pluviosité, aux parasites, aux gelées et à la grêle, ce qui fait qu'on en trouve du bon, du moins bon et parfois de l'exécration. Mais, pour vous rassurer, disons d'abord que les meilleurs comptoirs à vins de Paris et d'ailleurs se déplacent pour goûter sur place à l'avance et choisir le meilleur.

Pour moi, je fais confiance à quelques-uns d'entre eux qui ne m'ont jamais déçu. En premier lieu, Bernard et Eric Peret, au « Rallye » (6 rue Daguerre, Paris XIVe), « Au Sauvignon » chez Henri Vergne et Michel Boussuge (80 rue des Saints-Pères, Paris VIe) et chez Louis Prin, à « Ma Bourgogne » (133 boulevard Haussmann, Paris VIIIe).

Quelles sont les qualités du beaujolais nouveau ? Sa saveur fruitée d'abord, une modestie en alcool (moins de 13°, bien sûr, et parfois un peu moins de 12°), une légère « moustille » sur la langue.

Quant au prix, qui avait baissé voici deux ans, il reste stable cette année, malgré une légère augmentation en vignoble.

Alors, bon vin et large soif !



Le Voyageur errant

par Nicolas Bonnal

Vivre à l'anglaise

J'ai bien peu évoqué l'occupation britannique depuis le début de ces chroniques. Elle a finalement laissé moins de traces culturelles que la colonisation portugaise, française ou même hollandaise, comme si les Anglais s'étaient montrés incapables d'apporter une touche de civilisation à une terre comme l'Inde. La médiocrité des motivations et des aspirations en général des Britanniques, limitant leur vision du monde à son pillage, au terrain de golf et au verre de whisky le soir, n'était pas faite pour marquer durablement l'Inde.

Même l'excellence du service est due ici non pas au « dressage » des indigènes caractéristique de l'occupation britannique (le Français faisant « copain copain » avec tout le monde), mais à l'organisation sociale et spirituelle de l'Inde.

Pour fuir les chaleurs printanières des plaines, les Anglais fondèrent une ville, devenue depuis la capitale de l'état himalayen de l'Himachal Pradesh, Simla. Juchée sur une crête rocheuse longue de plusieurs kilomètres, Simla est la seule ville de l'Inde à avoir conservé le cachet

« British ». Elle était d'ailleurs si « British » qu'on avait interdit l'accès du « Mall » (le boulevard piéton trône sur la ville) aux « coloured », c'est-à-dire aux « bronzés » du subcontinent.



S'il est étonnant de penser que le racismisme est apparu pour un complexe ensemble de raisons en même temps que la démocratie, il l'est encore plus de savoir que c'est à cause du percement du canal de Suez que les Britanniques adoptèrent leur morgue raciste.

Jusque-là les officiers n'avaient pas hésité à s'unir à de belles princesses locales ; mais du fait de Suez, qui réduisait considérablement les distances avec la métropole, les Anglais abandonnèrent les belles Aryennes pour les suffragettes et les petites snob de Mayfair. L'histoire est ainsi faite...

Simla est la ville des singes ; omniprésents dans la ville. Ces singes, de différentes espèces, viennent mendier, chaparder ou provoquer les humains. Si je doute fort que

nous ayons une quelconque parenté avec eux, je reste stupéfait de ce comportement moqueur, agressif, en constante ébullition. Les singes sont comme beaucoup de politiciens ; ils aiment nous prendre pour des imbéciles ; adoptant un comportement sans-gêne, qui en fait les proches parents, en ce sens, d'une bonne

partie de nos congénères.

« Jakhu temple », niché sur une colline, est le temple du dieu-singe « Hanuman » ; dieu de la force et de la puissance, Hanuman soutient le guerrier aryen Rama, lorsque ce dernier va retrouver sa femme Sita, enlevée par un démon à la tête noire. Cet épisode romancé de la lutte entre les Aryens et les Drâvidiens du sud de l'Inde explique pourquoi le temple, qui domine de somptueuses vallées, est fréquenté par les fidèles dont je suis. Qu'y a-t-il de plus Traditionnel que de demander le secours de la force pour conquérir une belle princesse ?

Un jour

21 novembre 1783

La prouesse de Pilâtre

Quand, le matin du 21 novembre 1783, des jardins du château de La Muette le ballon bleu et or monta vers les cieux, un grand « oh ! » admiratif s'éleva de la foule alentour : pour la première fois, des hommes, en l'occurrence M. Pilâtre de Rozier et M. le marquis d'Arlandes, répétaient la fantastique tentative d'Icare... Le globe bicolore volera vingt-cinq minutes et atterrira près de la Butte-aux-Cailles, Pilâtre, deus ex machina de la folle aventure, et d'Arlandes indemnes. A Metz, où il était né en 1756, François Pilâtre de Rozier avait étudié la chirurgie, la chimie, suivi les cours des plus insignes mathématiciens et physiciens. Puis, venu à Paris sans un sol, le jeune Lorrain, moyennant quelques écus, instruisit les beaux esprits huppés des phénomènes de l'électromagnétisme. Le temps passa ; point sa juste notoriété. Elle lui valut bientôt d'obtenir une chaire à l'Alma Mater de Reims. Pilâtre ne fut point qu'un pédagogue brillantissime. Il élaborait un nouveau pythagore, confectionna un étonnant masque respiratoire, publia un remarquable « Mémoire sur les gaz », fonda, protégé de Monseigneur le comte de Provence, frère du Roi, le Musée de Paris... Et, le 10 octobre 1783, l'inventeur-auteur prit place à bord d'un aérostat, mais d'un aérostat toujours amarré. La prouesse du 21 novembre effectuée, Pilâtre de Rozier voulut la surpasser en traversant la Manche par voie aérienne. Fatale idée ! Le 15 juin 1785, le Blériot à catogan s'installa côte-à-côte avec un autre savant, M. Romain, dans la nacelle d'une montgolfière gonflée d'hydrogène et d'air chaud ; le très étrange alliage explosa au-dessus de Wimereux, et la sphère opéra une chute de 400 toises. Romain eut une brève agonie, Pilâtre mourut instantanément. On grava sur la tombe de François Pilâtre de Rozier ce quatrain-épitaphe un peu boiteux : « Ci-gît un jeune téméraire/ Qui dans son généreux transport/ De l'Olympe étonné franchissant la lumière/ Y trouva et la gloire et la mort » **J SILVE de VENTAVON**

Carnets

par Pierre Monnier

Dialogue dans une rue de Moscou :

Dupont, touriste français : « Dites donc, c'est la catastrophe... Il n'y a plus rien dans les magasins, les citoyens font partout la guerre... Tout le monde se plaint... Il n'y a rien à manger... Personne n'a d'argent (sauf les maffiosi). C'est le vide et la misère. Comment avez-vous fait pour en arriver là ? »

Gregor Balasnikof, citoyen russe : « C'est très simple. Nous avons partagé le travail pour qu'il n'y ait plus de chômeurs. »

Dupont : « Ah ? Bon. Je me disais aussi... »

Mitterrandiana

Son heure de vérité : « Vous vous souvenez, monsieur le Président, du jour où vous avez fait l'apologie de Bernard Tapie ? »

— Moi ? Moi ? Je n'ai jamais fait l'apologie de Bernard Tapie ! »

Vous pensez bien qu'un président de la République ne va pas mentir à l'occasion de son heure de vérité... Ah mais !

« Et que dites-vous, monsieur le Président, de la reculade du gouvernement dans le conflit d'Air-France ? »

— Beuh ! »

Et là, le président de la République offre aux téléspectateurs un de ces sourires à la fois condescendants, méprisants et constipés dont il a le secret, avant de répondre : « Bien sûr, ce n'est pas une preuve de force ! » Modestement, il n'est pas allé jusqu'à évoquer l'extraordinaire preuve de force qu'il avait lui-même donnée quand il s'est déculotté devant les deux millions de parents d'élèves de l'école libre...

Qu'il s'agisse de la lutte contre le chômage, de la santé, du Sida, de la sécurité, de l'identité française, de la délinquance ou de l'immigration, les preux de la droite molle n'ont d'idées originales que celles qu'ils volent au programme du Front national tout en l'insultant. Peu importe. Chaque militant du Front peut se dire comme Duguesclin : « Et puisque nous sommes vilains, nous serons bien hardis... »

3ème œil

Méditation sur « Télétexte »

Il n'est rien de plus doux que d'échapper au « flot de purin de la mélodie mondiale » (Francis Ponge). Pour ce faire, il faut surtout couper le robinet de ladite mélodie. « Télétexte », « le premier média écrit d'information continue » y parvient. Grâce à une touche spéciale, on dispose d'une série d'informations écrites sur son écran de télévision. L'information est brute, non commentée et surtout silencieuse. Il est même possible de lire le résumé des journaux du soir et du matin. Il est connu que dans un avenir proche tout sera possible à partir de son poste de télévision ; on pourra commander sa nourriture, régler ses démarches administratives (c'est déjà en partie possible avec le Minitel), vivre enfin par procuration télégénique. Silencieux, l'écran parvient même à poursuivre son œuvre d'intrusion et de confiscation de la vie privée. Un jeune Italien me confiait récemment que son grand-père, de passage dans sa famille, avait été désespéré de n'y pas trouver de câble. Accoutumé au zapping permanent, il ne pouvait plus vivre sans pendant quelques heures, alors qu'il se passait depuis des mois de sa famille. Imaginons ce que sera la vie lorsque les démarches quotidiennes (acheter un journal, faire des courses) seront confisquées par le petit écran. Les trafiquants de drogue se dissimulent sous des sociétés-écrans, les marchands « d'opium du peuple » ont créé la société de l'écran.

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Profitant d'un beau soleil, bien plus chaud et brillant ici que chez nous, je me promenais en devisant avec un mien ami, personnage fort sage et éminent, lorsque j'avisai au fronton d'un édifice public une inscription qui proclamait : « Liberté, Egalité, Fraternité » (1). Toujours soucieux de remplir ma mission, mon bon Maître, j'interrogeai mon ami sur la signification de ce triôme.

« Vous avez là, me répondit-il, la noble devise, que dis-je, le généreux programme de notre démocratie républicaine. Ces trois mots résument les droits imprescriptibles des citoyens. Prenez la liberté, par exemple. Eh bien ! c'est le droit pour chacun d'agir comme il l'entend et de dire ce qu'il veut.

— Vraiment ? m'exclamai-je. J'ai donc le droit de m'écrier : « A bas la démocratie ! »

Dans mon enthousiasme, je me laissai même à hurler : « Vive le fascisme ! »

La suite fut assez confuse. Je me trouvais pris dans un tourbillon de casquettes plates et de matraques, pour atterrir finalement sur le plancher d'un fourgon, où me rejoignirent assez brutalement deux ou trois quidams qui avaient eu la faiblesse de prêter l'oreille à mes propos.

Il s'ensuivit, au poste de police, quelques minutes assez animées et plutôt pénibles. Mais je me retrouvai très vite dehors, grâce à la diligence et aux relations de mon ami. J'étais néanmoins d'assez méchante humeur.

« Je vous retiens, vous et votre devise, lui dis-je ; mes côtes froissées et mon nez écrasé se souviendront longtemps de la fraternité républicaine.

— Ne vous fâchez pas, répondit mon ami, la fraternité peut être, il est vrai, assez virile, mais croyez bien que cela ne lui enlève rien de sa sincérité et de sa spontanéité.

Des notables plus égaux que les autres

— Et l'égalité ? Où voyez-vous de l'égalité ? Vous avez eu l'extrême courtoisie, et je vous en remercie, de me faire sortir du cachot. Mais mes malheureux et involontaires complices risquent, paraît-il, d'y croupir plusieurs mois, faute de vous connaître.

— Que voulez-vous, mon cher ? L'égalité appartient bien à tous, mais vous comprendrez qu'elle ne peut être la même pour tout le monde. Il est bien normal que les amis du pouvoir,

ses soutiens et les notables cossus bénéficient d'une égalité supérieure à celle du tout venant.

— Que me direz-vous de la liberté ? Je n'avais fait qu'en user selon vos explications, il me semble.

— Mais non, cher ami, mais non. Vous en avez abusé. Certes, notre liberté ne connaît pas de limites, surtout dans le domaine politique. A la condition toutefois que nous ne l'exercions qu'au profit de la démocratie.

Comme il me voyait déconcerté, il ajouta gentiment :

« Je vous concède qu'il y a une légère équivoque. Elle vient de ce que la formule « Liberté, Egalité, Fraternité » n'est pas complète. On l'a tronquée de sa fin. Voyez les textes des Grands Ancêtres qui, il y a deux siècles, ont fondé notre république démocratique. Ils ajoutaient « ou la Mort ». Ils offraient donc un choix : ou bien la liberté et le reste, ou bien la mort. Or les républicains ont toujours choisi la mort. Pour les autres ».

(1) En martien : « Mané, Thécel, Pharès » (note du traducteur).

**PCC DANIEL
RAFFARD de BRIENNE**

Mes bien chers frères

Deux raisons de ne pas avoir peur...

De se confesser. Deux raisons naturelles que je tiens de mon expérience de confesseur. Première raison de ne pas avoir peur : nous sommes tous d'une effroyable banalité. Chacun pourtant se croit exceptionnel, non seulement dans ses qualités, mais aussi dans ses défauts. Or, nous sommes terriblement ordinaires, y compris dans nos péchés. Vos péchés, que vous croyez rares, le prêtre les a entendus dix mille fois. Confiance : la matière de vos péchés ennuie le prêtre. Il se dit : rien de neuf, décidément, sous le soleil ! En revanche, votre âme en quête de lumière l'intéresse plus que tout.

La seconde raison vous étonnera peut-être. Beaucoup pensent ceci : le prêtre va me juger. Que va-t-il penser de moi ? Ne sera-t-il pas surpris d'entendre cela de ma part ? Mais non ! Le prêtre aime son pénitent. Là où vous craignez d'être méprisé, vous êtes admiré. Parce que le prêtre se confesse, lui aussi, régulièrement. Il connaît le coût de cette démarche. Parce que, surtout, nous brillons du contraire de ce que nous confessons. Je m'accuse de vol ? Je brille par mon honnêteté. Je m'accuse de colère ? Je manifeste la vraie force d'âme que je cherche.

« Ton cœur t'accuse lépreux, mais Dieu est plus grand que ton cœur », disait saint François au Lépreux, citant saint Jean.

Abbé GUY-MARIE



Histoire de France

par Aramis

Fallait-il célébrer le 11 novembre autrement que dans le calme et la dignité ? La réponse est naturellement non. C'est pourquoi il ne pouvait être question de rendre hommage d'une façon ou d'une autre à Pétain. Les pouvoirs publics ont saisi parfaitement les complications inextricables auxquelles la seule évocation de ce nom pouvait conduire. En effet, Pétain nous rappelle les heures les plus sombres de notre histoire. Par ce simple fait il contribue encore de nos jours à ressusciter dans l'inconscient collectif les Chleus, les Fritz, les Boches, les Fridolins et toutes sortes de mômes vert-de-gris. Ce qui, dans le cadre de la difficile édification européenne, pousse à affaiblir de facto l'amitié franco-allemande. Et à renforcer une fois de plus le repli frileux et étrié sur soi, tel que le prônent les partisans de ce que Jean Lapierre nomme à bon escient « la petite France ». L'ensemble des démocrates ne peut accepter cela. Entre le défilé des troupes sur les Champs-Élysées et l'ouverture des magasins le dimanche et jours fériés, ils ont choisi. Les morts, fussent-ils poilus, doivent s'effacer devant l'expression de la culture vivante. Et il est normal que, face au Drugstore et au Virgin Mégastore, les troupes se mettent, elles, en rideau. Enfin, à ceux qui seraient tentés de crier : « Vive Pétain, le vainqueur de Verdun ! », osons affirmer clair et fort notre message humaniste et européen : « Vive la collaboration franco-allemande ! ».



H. PLUMEAU et R. JACOB

Louis VIII, qui succéda à Philippe-Auguste, poursuivit la déraisonnable politique de son père, en reprenant quelques provinces supplémentaires aux Anglais. Pour sa peine, il mourut jeune, laissant sur le trône un gamin à peine âgé de onze ans. Sa mère, Blanche, l'éleva comme elle put. C'est-à-dire mal, car elle ignorait à la fois Bruno Bettelheim et Françoise Dolto. C'est ainsi que le jeune Louis, à l'opposé de toute hygiène alimentaire, fut gavé de crèmes glacées à la vanille et au citron. Tout ça parce qu'au pays tugudeu Castille, il y a tugudune fille qui aime les glaces vanille et citron. A part cela, Blanche conduisit les affaires de la France à la place de son fils. Elle le fit de manière décevante, comme un homme, ou Margaret Thatcher, ce qui revient au même. C'est la raison pour laquelle sa place dans l'histoire est insignifiante au regard de Simone Veil, par exemple. Rappelons à cet effet que cette dernière demeure toujours au plus haut dans les sondages : 99 % d'opinions favorables (selon un échantillon représentatif de mille personnes ayant assisté au Yom Kippour, rue des Rosiers).

Louis IX, l'homme de glace

Après les glaces, ce qu'aimait le plus Louis IX, c'était la justice. Il l'aimait, bien entendu, à sa façon. Et s'il la fit sous un chêne, ce fut avant tout et surtout parce qu'il agissait comme un gland.

Selon lui, chose maintenant incroyable, il fallait que

les méchants soient punis. Dans ces conditions pour le moins réactionnaires et fascinantes, il ne s'interrogea jamais sur l'enfance difficile des délinquants et les troubles de la personnalité qui y

sont liés : port du bonnet d'âne à l'école, abus d'alcool auquel se livrent les parents des orphelins malheureux, etc. A aucun moment il ne s'entoura des conseils judicieux d'une commission de sages ou de psychiatres. Car il préférerait s'apitoyer sur le sort des victimes plutôt que de reconnaître l'évidence en face : la culpabilité de la société tout entière. Au lieu de songer à la prévention en direction des milieux les plus défavorisés, il s'acharna à renforcer les inégalités en pendant haut et court les assassins et les voleurs. Ce refus de la réinsertion sociale pèse aujourd'hui lourdement dans la balance culturelle de la France si l'on pense à tous ces petits Knobelspiess si soudainement arrachés à l'accomplissement de leur œuvre.

Un partisan aussi acharné de la peine de mort ne pouvait que tomber à son tour dans les travers de la crédulité et dans la xénophobie. Mais bien mal lui en prit. Lors de sa première croisade pour occuper le Saint Sépulcre, il fut fait prisonnier par les Egyptiens qu'il avait volontairement agressés. Relâché, il voulut remettre cela quelques années plus tard à Tunis. Où il meurt vraisemblablement du diabète (*)

(*) Ce sont les glaces qui nous ont mis au parfum.